

124. 0. 76.



LE TRIBUT DES CENT VIERGES

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. ALBOIZE ET LOPEZ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté,
le 22 juin 1839.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---------------------------|
| FERDINAND IV, roi de Castille..... | MM. AMY. |
| DON BELTRAN BENAVIDÈS, grand-justice..... | SAINT-MARC. |
| DON AMILCAR D'ARANZA..... | DANGLADE. |
| DON ALPHONSE CARVAJAL, sous le nom de NUCNEZ... | DELAISTRE. |
| ZUDIGA, soldat..... | FRANCISQUE aîné. |
| DON ALORZA, capitaine des gardes..... | EDOUARD BONI. |
| DON CRISTOVAL..... | MESNIER. |
| DON MANUEL..... | EUGÈNE. |
| ALVAREZ, alguazil mayor..... | BASSAN. |
| HAMET-EL-ZEGRI, ambassadeur maure..... | BRÉZIL. |
| PEBLO..... | BRILLAND. |
| MATHIAS..... | MORAND. |
| UN PAYSAN..... | FONBONNE. |
| JUANITO, page du roi..... | M ^{mes} GERMAIN. |
| DONA INÈS, femme d'Aranza..... | CAMIADÉ. |
| MARCELLA, sœur de Zudiga..... | AMY. |
| SEIGNEURS, SOLDATS, MAURES, CASTILLANS, DAMES et FEMMES de Castille, ENFANTS castillans. | |

La scène se passe dans le royaume de Castille, à la cour de Ferdinand IV.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour de forêt où tout est préparé pour une halte de chasse royale.

SCÈNE I.

**DON MANUEL, DON CRISTOVAL, SEIGNEURS,
VALETS et GARDES qui finissent de tout pré-
parer pour la halte.**

D. CRISTOVAL.

Bientôt dix heures. Dans peu la chasse se rap-
prochera et le roi fera sa halte à cet endroit
qu'il a désigné.

D. MANUEL.

C'est aussi dans cet endroit que doit se rendre
don Amilcar d'Aranza, général des troupes de
Sa Majesté, qui revient de combattre les Maures
de Séville.

D. CRISTOVAL.

Pourquoi ici et non au palais ?

D. MANUEL.

Cela a été arrangé ainsi par le grand-justice,
premier ministre, don Beltran Benavidès.

D. CRISTOVAL.

Arrangé, dites-vous ?

D. MANUEL, *l'attrant à l'écart.*

Le justice Benavidès est amoureux de l'épouse de don Amilcar, dona Inès, qui repousse sans cesse ses hommages.

D. CRISTOVAL.

Benavidès?... Benavidès amoureux!... Je croyais que l'ambition remplissait seule son âme.

D. MANUEL.

Oui, l'ambition est sa vie et l'amour son passe-temps. Je parie que don Amilcar, qui va arriver ce matin, repartira pour l'armée sans mettre le pied à Valence, où son épouse l'attend.

D. CRISTOVAL.

C'est chose dangereuse pour un mari que la jalousie d'un premier ministre.

D. MANUEL.

Surtout d'un ministre comme Benavidès; soupçonneux, cruel, implacable dans ses vengeances, il donne la question du même air qu'il fait une déclaration d'amour. Aussi, peuple et noblesse, tout le monde murmure contre cet homme exécré.

D. CRISTOVAL, *confidentiellement.*

Une voix plus puissante que celle du peuple et de la noblesse se fait entendre au roi; c'est celle de la comtesse de Transtamare... et ce que femme veut, Dieu le veut, surtout quand cette femme est la favorite d'un grand prince. Avez-vous remarqué qu'à présent le roi cherche sans cesse à contrarier son ministre? Ce matin encore il l'a traité avec une humeur... En partant pour la chasse, la voiture du roi a rencontré le cortège d'un condamné qui marchait au supplice; selon l'antique et saint usage établi en Castille, le condamné était gracié de plein droit par le bonheur de cette rencontre; mais Benavidès a eu la hardiesse de s'y opposer, en disant au roi que le patient ne méritait ni pitié ni miséricorde. Ferdinand alors lui a répondu d'un ton sévère: «Je ne consentirai jamais à renoncer au plus beau droit de ma couronne. Vous condamnez trop souvent, je fais trop rarement grâce.» Et le coupable a été mis en liberté sur l'heure. Jamais le roi n'avait tenu ce langage à Benavidès, et je ne serais pas étonné qu'avant la fin du jour...

D. MANUEL.

Que Dieu vous entende! Mais le voici: silence; n'oublions pas qu'il n'est pas encore disgracié!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BENAVIDÈS; *tous le saluent avec respect.*

BENAVIDÈS.

Messeigneurs, je ne précède le roi que de quelques minutes.

D. CRISTOVAL.

Tout est prêt pour sa halte, vous le voyez... et en attendant son arrivée nous parlions de vous, monseigneur.

BENAVIDÈS.

Je devine ce que vous en pouviez dire.

D. MANUEL.

Nous disions que, grâce à votre puissant génie...

BENAVIDÈS.

Assez, don Manuel; il n'est par permis à un grand d'Espagne de mentir... Mais voici la roi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, SEIGNEURS, GARDES.

(*Tout en causant, le roi se met seul à table. On le sert. Les seigneurs restent debout et prennent des rafraîchissements qu'on leur apporte.*)

LE ROI.

Oui, messeigneurs, ma vie avait été en danger cette fois. C'était par une de nos belles nuits d'été. Fatigué d'une longue insomnie, j'avais pris un déguisement; j'étais sorti seul, et je m'étais dirigé vers un des faubourgs de Valence. A peine étais-je entré dans une rue étroite que je vis venir un homme qui, s'arrêtant devant moi, me dit en tirant son épée: «Depuis longtemps je t'épie; je te rencontre enfin seul à seul. La haine étouffe mon cœur; l'un de nous deux doit mourir ici. En garde, défends-toi. — Je suis le roi de Castille, répondis-je, et le roi de Castille ne tire son épée que sur un champ de bataille. — Je saurai bien te forcer,» dit-il en avançant sur moi... A ces mots je tirai aussi mon épée, et la brisant sur mon genou je lui dis: «Un roi de Castille meurt frappé d'un poignard, mais ne risque pas ses jours dans une rencontre; à toi la honte d'un assassinat, mais jamais l'honneur d'un duel.» Aussitôt cet homme, reculant devant moi, s'écria: «Mon épée est trop noble pour que je la souille par un meurtre; tu veux un poignard, je l'aurai; un assassin, il viendra.» A ces mots il s'enfuit précipitamment... Je n'avais qu'entrevu cet homme, et aujourd'hui à la chasse il m'a semblé le reconnaître à son costume parmi ceux qui nous suivaient de loin... C'est ce qui m'a

rappelé cette histoire que jusqu'ici tout le monde ignorait... tout le monde, même don Beltran Benavidès, mon grand-justice, qui pourtant devrait tout savoir par état.

BENAVIDÈS.

Aussi savais-je, Sire.

LE ROI, *se levant.*

Et pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

BENAVIDÈS.

Sire... le respect...

LE ROI.

Encore une fois vous n'en saviez rien... il n'y a pas de motif de respect qui eût pu vous empêcher...

BENAVIDÈS.

Pardonnez-moi, Sire. Si, le 16 juillet de la saison passée, car l'événement dont parle Votre Majesté est arrivé le 15, j'étais venu vous dire : « Sire votre existence a été menacée cette nuit, » j'aurais été forcé d'ajouter en fidèle et bon grand-justice : « Je répons à la Castille de la vie de Votre Majesté, de l'existence sérieuse et prudente d'un monarque; mais je ne puis répondre de la vie d'un amoureux qui, saisi tout à coup, au milieu de la nuit, d'un accès de jalousie, quitte furtivement son palais pour s'en aller courir les rues et rôder sous les fenêtres d'une femme, livrant ainsi ses jours à la merci du premier gitan qui s'est endormi sur la borne... »

LE ROI.

Assez, assez... Benavidès.

D. MANUEL, *bas à don Cristoval.*

La comtesse de Transtamare... Le roi aura eu quelque soupçon qu'il n'aura même pas osé confier à son ministre...

D. CRISTOVAL, *de même.*

Benavidès s'en tire adroitement...

BENAVIDÈS, *au roi.*

L'homme que vous avez vu aujourd'hui même est l'objet d'une surveillance...

LE ROI.

Oui, plus tard, plus tard... Mais don Amilcar tarde bien à paraître. (*Ici on entend du bruit et des trompettes dans le lointain.*) Quel est ce bruit? Serait-ce lui?...

BENAVIDÈS.

Non, Sire; c'est une proclamation qui se fait, au nom de Votre Majesté, dans le village d'Acuna. On prévient les habitants que, sur les cent captives qui doivent être livrées aux Maures, comme tribut annuel, quatre-vingt-dix-neuf ont été fournies par les différentes provinces de la Castille, et que la centième doit l'être par ce village.

D. CRISTOVAL.

Ainsi, toujours ce tribut honteux...

LE ROI.

Don Cristoval!...

BENAVIDÈS.

Sire, don Cristoval a une excuse... sa jeune sœur va atteindre l'âge de tirer au sort pour le tribut... Mais rassurez-vous, don Cristoval; votre sœur serait désignée par le sort qu'elle ne partirait pas... Oubliez-vous que dans ce traité que j'ai signé de ma main, et que les circonstances critiques de l'époque justifient hautement, j'ai dit au calife de Cordoue : Tous les ans nous paierons à Votre Hautease un tribut de cent jeunes filles, mais à la condition formelle que nous pourrions racheter chaque jeune fille par mille dinars d'or.

D. CRISTOVAL.

Eh bien ?

BENAVIDÈS.

Quel est celui de vous, messeigneurs, qui n'a pas mille dinars d'or à donner si c'est sa fille, sa sœur ou sa fiancée qui tombe au sort ?

D. MANUEL.

C'est vrai.

BENAVIDÈS.

Eh bien ! pour quelques fiancées de matelots, pour quelques filles de laboureur, fallait-il compromettre la sûreté de l'État, l'intérêt du roi ? Non ; j'ai réservé les droits de la noblesse et j'ai sauvé le royaume.

UN PAGE, *entrant.*

Sire, don Amilcar d'Aranza arrive à l'instant et se rend aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Qu'il vienne.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON AMILCAR, ZUDIGA, TROIS SOLDATS portant des drapeaux.

LE ROI.

Soyez le bienvenu, don Amilcar d'Aranza. Messeigneurs, je vous présente le vainqueur de Séville.

TOUS.

Viva!.. Viva!..

D. AMILCAR.

Permettez-moi, Sire, de déposer à vos pieds les trophées de notre victoire.

(*Les soldats déposent les étendards.*)

LE ROI.

Qu'on suspende ces étendards dans la salle d'honneur de mon palais, et qu'on grave au-dessus, en lettres d'or, le nom d'Amilcar d'Aranza. Don Amilcar, j'ai voulu vous voir ici au milieu de la noblesse de Castille pour vous demander un dernier service en son nom et au mien.

D. AMILCAR.

Sire, j'attends les ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Vous avez délivré la Castille des Maures de Séville; mais d'autres ennemis la menacent. Tolède, cernée de tous côtés, est assiégée et sur le point de se rendre. Les dernières dépêches que j'en ai reçues sont affligeantes et me laissent peu d'espoir. Cependant celui qui commande s'engage à tenir huit jours encore si je lui promets que d'ici à ce temps des renforts et un bon général viendront le secourir. Don Amilcar, c'est vous que j'ai choisi pour cette mission périlleuse.

D. AMILCAR.

Sire, je suis prêt à partir; mais Votre Majesté n'ignore pas que dona Inès, ma femme, est à Valence et m'attend. Dans mon empressement à me rendre à vos ordres, j'ai traversé cette ville sans m'y arrêter. Accordez-moi une journée pour dona Inès; demain je vole à Tolède, et malheur à vos ennemis!

BENAVIDÈS.

Don Amilcar ignore la situation des assiégés; une heure perdue est un siècle dans cette circonstance; une heure perdue, la place est prise peut-être, et Tolède est le boulevard de la Castille.

D. MANUEL, *bas à don Cristoval.*

Que vous disais-je?...

D. AMILCAR.

Mais, Sire, dona Inès, qui est si près de moi... partir sans la voir...

LE ROI.

C'est moi qui irai lui présenter vos regrets, et tandis que vous acquerrez de la gloire là-bas, nous l'entourerons ici de fêtes et d'hommages. Don Amilcar d'Aranza, voici mon épée; avec elle je vous donne ma puissance dans la contrée que vous allez défendre.

D. AMILCAR, *s'inclinant.*

Ah! Sire, cette épée ne me quittera plus; vivant, vous la verrez à mes côtés, ou, mort pour vous, sur ma tombe. Je suis prêt à partir.

BENAVIDÈS.

Monseigneur, voici des instructions sur les forces et l'état de la ville que vous allez secourir. Je vais voir moi-même si tout est prêt pour votre départ.

LE ROI.

Don Amilcar d'Aranza, Dieu vous garde et vous guide! (*aux seigneurs.*) En chasse, mes seigneurs!

(*Tous sortent, excepté Amilcar et Zudiga.*)

SCÈNE V.

DON AMILCAR, ZUDIGA *au fond*, SOLDATS.

D. AMILCAR.

Partir sans la voir... sans l'embrasser une fois!... Ah! jamais le devoir de soldat ne m'a paru si pénible à remplir. (*appelant.*) Zudiga!

ZUDIGA, *s'avancant.*

Monseigneur.

D. AMILCAR, *écrivant sur ses tablettes.*

Prends mon cheval de bataille qui est à l'entrée du bois, il est meilleur et plus rapide que le tien; cours à Valence auprès de dona Inès; tu lui diras ce que tu as vu, tu lui remettras le billet que j'écris, et tu me rejoindras rapidement sur la route de Tolède.

ZUDIGA.

Monseigneur, de ces deux choses je n'en puis faire qu'une; je remettrai le billet sur l'heure, mais je ne vous rejoindrai pas.

D. AMILCAR.

Que veux-tu dire?

ZUDIGA.

Lorsqu'après la bataille de Séville je suis venu à vous avec ces trois étendards, vous m'avez dit: « Que veux-tu pour ta récompense?—Un mois de trêve, vous ai-je répondu, pour revoir ma sœur Marcella. » Vous me l'avez accordé et je vous ai suivi ici. C'est à un quart de mille de cette forêt qu'est situé le village d'Acuna, que ma sœur habite; vous m'avez promis un mois de trêve auprès d'elle; en revenant de porter votre message à dona Inès, je me rendrai au village d'Acuna.

D. AMILCAR.

Mais, Zudiga, si je réclame ton bras comme le roi réclame le mien?

ZUDIGA.

Monseigneur, vous êtes général, vous pouvez battre une armée; je ne suis que soldat, et je ne puis tuer qu'un Sarrazin. Une épouse seule vous appelle, et moi c'est une sœur...

D. AMILCAR.

Eh bien?

ZUDIGA.

Eh bien! monseigneur, cette sœur est tout pour moi, une famille, une existence, un monde. C'est que Marcella a été nourrie du même lait que moi, conçue dans le même sein; c'est qu'à ce titre de sœur, Marcella joint celui de fille; car, en mourant, mon vieux père me fit jurer sur son berceau de veiller sur elle comme il l'eût fait lui-même; c'est que depuis quinze ans elle a toutes mes pensées, toutes mes affections... c'est qu'une épouse on la choisit, et qu'une sœur Dieu vous la donne...

D. AMILCAR.

Ah ! je devine maintenant ton empressement à te rendre ici avec moi.

ZUDIGA.

Oui, monseigneur, c'est la seule récompense que je vous ai demandée et que vous m'avez accordée... ne m'en privez pas maintenant que je viens de passer près d'une année loin de Marcella et que je suis si près d'elle.

D. AMILCAR.

Reste donc, Zudiga, j'y consens ; mais puisque nous allons nous quitter, toi pour demeurer ici loin de tout danger, moi pour être tué peut-être à la première attaque, je dois te rendre avant de partir cet anneau que tu m'as remis en dépôt le lendemain de la journée de Pennafiel... Le voilà. Il peut t'être utile maintenant que tu es près du roi. Tu as même trop tardé à le lui faire remettre ; hâte-toi, et montre-lui ce poignard que tu as pris à un chef abencerrage et qui atteste ta vaillance. Tu l'as conservé, je suppose ?

ZUDIGA, *prenant l'anneau.*

Le voilà, monseigneur ; il est facile à reconnaître par sa richesse. Quant à cet anneau, c'est la dot de ma sœur ; le jour de son mariage je le présenterai au roi et je demanderai ma récompense, ou, si je meurs auparavant, ma sœur le lui rapportera.

D. AMILCAR.

Toujours ta sœur !

ZUDIGA.

Toujours et partout. Merci de la faveur que vous m'accordez de rester auprès d'elle... Je vole vers dona Inès, et, en signe de reconnaissance, à la première bataille je vous sauverai la vie !...

(Il sort précipitamment d'un côté, Benavidès entre de l'autre.)

BENAVIDÈS.

Don Amilcar, votre escorte attend vos ordres pour partir. A deux milles d'ici, vous trouverez les renforts de troupes qui vous accompagneront.

D. AMILCAR.

Monseigneur, assurez le roi de Castille que Tolède sera délivrée ou que je m'ensevelirai sous ses décombres.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BENAVIDÈS, DEUX GARDES.

BENAVIDÈS, *à un garde.*

Portez ce message à dona Inès de la part du roi ; dites-lui que la fête que le roi donne ce soir est en son honneur, et qu'elle ne manque pas de s'y rendre. *(Le garde sort. — à l'autre garde.)*

Vous, cherchez Alvarez qui doit être pres d'ici, et dites-lui que je l'attends. *(Le garde sort.)* Enfin, j'ai réussi... dona Inès est à moi sans défense... et ce soir, à ce bal... Mais avant de faire l'amant, il faut faire la justice... Cet inconnu que je soupçonne... J'ai hâte d'interroger l'alguazil mayor Alvarez... Le voici.

SCÈNE VII.

BENAVIDÈS, ALVAREZ.

BENAVIDÈS.

Eh bien ! Alvarez, ce jeune homme continue-t-il à rôder dans les environs ?

ALVAREZ.

Il vient tous les jours à l'heure qu'il est dans l'endroit où nous sommes...

BENAVIDÈS.

Quel motif?...

ALVAREZ.

Une jeune fille...

BENAVIDÈS.

Il est amoureux !

ALVAREZ.

C'est vous dire qu'il est pris.

BENAVIDÈS.

Comment ?

ALVAREZ.

Depuis vingt-cinq ans que je suis alguazil, je n'ai jamais manqué un criminel quand une femme s'est trouvée pour m'aider à l'arrêter.

BENAVIDÈS.

Sa demeure ?

ALVAREZ.

On ne la connaît pas.

BENAVIDÈS.

Son nom ?

ALVAREZ.

Impossible de le découvrir. Il n'assiste à aucune fête... il ne descend à aucune hôtellerie.

BENAVIDÈS.

Cette jeune fille... l'as-tu interrogée ?

ALVAREZ.

Elle n'en sait pas plus sur lui que vous ou moi.

BENAVIDÈS.

C'est bien alors... je vais attendre ce jeune homme... et si impénétrable qu'il soit... nous verrons si je ne parviens pas à découvrir qui il est. Laisse-moi seul... va-t-en au village... recueille dans l'urne les noms de toutes les jeunes filles, et donne l'ordre aux paysans de se réunir ici dans une heure.

ALVAREZ.

Je baise les mains de votre seigneurie... Est-

ce seul que vous voulez parler à ce jeune homme ?

BENAVIDÈS.

Oui. (*Fausse sortie d'Alvarez ; Benavidès le rappelle.*) Alvarez, fais venir une compagnie de hallegardiers... qu'ils se tiennent en embuscade, prêts à répondre au premier appel ! (*Alvarez salue et sort. — Benavidès, seul, s'asseyant au pied d'un arbre.*) A nous deux maintenant, mon jeune gentilhomme... Le voici.

(*Nugnez entre, enveloppé de son manteau ; il se dirige lentement du côté où est assis Benavidès.*)

SCÈNE VIII.

BENAVIDÈS, NUGNEZ.

BENAVIDÈS, *saluant.*

Chevalier chrétien ou maure, qui passes sur la route, que Dieu te guide par la main !

NUGNEZ, *saluant.*

Chevalier chrétien ou maure, qui t'asseois à l'ombre, que Dieu te garde et te protège !

BENAVIDÈS, *se levant.*

Chevalier chrétien ou maure qui me rends mon salut, ton nom ; dis-moi ton nom, pour que je sache si c'est le nom d'un vaillant ou d'un félon.

NUGNEZ.

Chevalier, qui me fais un salut et une question, ton salut était assez, et ta question est de trop.

BENAVIDÈS.

C'est qu'à l'ombre de cet arbre, à la chaleur de midi, j'attendais quelqu'un... et, par mon âme chrétienne ! je crois bien que c'est toi !

NUGNEZ.

Eh bien ! quant à moi, je viens céans pour une jeune fille, pour une femme à trouver belle entre les anges les plus beaux... et sans doute ce n'est pas moi que tu attends, car ce n'est pas toi que je cherche.

BENAVIDÈS, *à part.*

Je doute encore... mais il faut qu'il parle malgré lui. (*haut.*) Pourtant, il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés... fût-ce sur un champ de bataille...

NUGNEZ.

Tout gentilhomme espagnol ne doit-il pas secours à la Castille ?

BENAVIDÈS.

Surtout quand des ambitieux et des traîtres jettent la Castille en proie aux fureurs de la guerre civile.

NUGNEZ.

Ces traîtres, qui sont-ils ?

BENAVIDÈS.

Les grands vassaux qui, déployant leurs ban-

nières, ont voulu arracher aux rois légitimes la couronne de Castille.

NUGNEZ.

Seigneur cavalier?...

BENAVIDÈS, *à part.*

Il se trouble... (*haut.*) Il en est un surtout plus traître et plus félon que les autres... don Rodrigue Carvajal.

NUGNEZ.

Carvajal, as-tu dit?... Tu dis que don Rodrigue Carvajal fut un félon et un traître ?

BENAVIDÈS.

Un traître envers Dieu ! un félon envers le roi !

NUGNEZ.

Mensonge et calomnie !

BENAVIDÈS, *à part.*

C'est lui !... (*haut et riant de pitié.*) Avec quel enthousiasme tu t'enflames au nom de Carvajal !

NUGNEZ.

Que ce soit au nom de Carvajal ou de tout autre que je m'enflamme, tu viens de me faire une insulte... Ton épée, prends ton épée!...

BENAVIDÈS.

Il convient d'abord que tu saches quel est le gentilhomme que tu provoques.. Je suis don Beltran Benavidès.

NUGNEZ.

Benavidès !

BENAVIDÈS.

Le grand-justice de Castille.

NUGNEZ.

L'inexorable et le cruel !...

BENAVIDÈS.

Il suffit que je fasse un signe, que je dise un mot!...

NUGNEZ.

Je prends mon épée.

BENAVIDÈS.

Je puis prendre ta tête.

NUGNEZ, *le regardant.*

N'espère pas au moins me la faire baisser !

BENAVIDÈS.

Voilà bien la fierté du père !

NUGNEZ.

C'est le seul héritage du fils.

BENAVIDÈS, *vivement.*

Diras-tu encore que tu n'es pas un Carvajal ?

NUGNEZ.

Eh bien ! oui, je suis le dernier et le seul rejeton de cette noble race... Regarde-moi bien en face, don Beltran Benavidès ; je suis le fils de celui qui est mort à Valence, sur un échafaud tendu de noir, pour avoir voulu soutenir contre un monarque injuste les droits de ses vassaux et les siens ; je suis l'enfant de cette femme

qu'on n'a pas même épargnée et que des soldats ont massacrée sur la place publique sous les yeux de son époux; je suis le frère de trois frères morts dans l'incendie de mon vieux manoir; je suis grand d'Espagne; je suis duc d'Olmedo, seigneur de vingt châtellenies, possesseur de cinq cents villages, dépouillé de tout maintenant, portant le nom de Nugnez, nom d'un paysan réduit à vivre de l'eau des torrents et des fruits de la montagne; mais je suis aussi fier de ma grande infortune que tu peux l'être de ton pouvoir presque royal. Mes malheurs m'ont placé si haut que je marche l'égal de ton maître, et j'ai le droit de lutter avec lui... et pourtant je veux bien descendre jusqu'à toi... Allons, Benavidès, allons! Tu m'as insulté, je te fais l'honneur de me battre avec toi.

BENAVIDÈS.

Il n'y a pas de Bénavidès ici, il n'y a que le justice; le justice ne voit en toi qu'un coupable et le justice ne se bat pas avec un coupable.

NUGNEZ.

Cela sera pourtant, cela sera!... Gentilhomme sans âme, ne te souvient-il plus de la haine héréditaire de nos deux familles... ne te souvient-il plus que maintes fois nos ancêtres croisèrent le fer? que, sans la mort de mon père, sa noble épée aurait heurté la tienne... Allons, Benavidès, je te tiens en ma puissance... La chasse du roi est éloignée; personne, aucun secours, rien, rien que ton épée; tire-la donc du fourreau, car la mienne brille à tes yeux.

BENAVIDÈS.

Crois-tu donc me tenir seul à seul?

NUGNEZ.

Seul à seul, Dieu pour témoin.

BENAVIDÈS.

Insensé, tu connais peu le justice de Castille. A moi, hallebardiers, à moi!

(*Les soldats paraissent.*)

NUGNEZ.

Trahison!... j'étais en son pouvoir! Maintenant tu vas me livrer à tes bourreaux, lâche?...

BENAVIDÈS, à part.

Maintenant... D'autres aussi pourraient m'appeler lâche... pas encore. (*haut, s'approchant de lui.*) Don Alphonse Carvajal, je suis maître de ta vie et je devrais la prendre comme justice; mais tu as fait un appel au gentilhomme et le gentilhomme t'a entendu. Je ne veux donner à personne le droit de dire que don Beltran Benavidès est un félon qui, sous le manteau du noble, espionne pour son maître. Tu es libre, voilà l'arrêt du gentilhomme; je te donne trois jours pour passer les frontières, voilà l'arrêt du justice. Ce terme expiré, malheur à toi si tu te trouves encore dans les provinces du roi. Il n'y aurait plus ni générosité ni duel entre nous, il n'y aurait qu'un échafaud. Adieu. (*à part.*) De-

main j'aurai la condamnation de Nugnez et je la ferai exécuter sur l'heure.

(*Il sort avec les hallebardiers.*)

SCÈNE IX.

NUGNEZ, seul.

Dans trois jours quitter ma patrie, ma maîtresse, ma vengeance!... ma vengeance surtout! celle que j'ai jurée sur le cadavre de tous les miens, celle qui m'a fait poser de nouveau le pied sur le sol de mon pays où je suis proscrit! Dans trois jours m'exiler à jamais!... Et il vivra ce roi de Castille, et il échappera à mon épée! Mon épée!... arme inutile contre lui... c'est un poignard qu'il faut, il me l'a dit lui-même... C'est un assassin qui le frappe, et je n'ai pas osé moi-même être assassin... et je ne l'oserai pas peut-être!... Mon Dieu! je n'étais pas né pour tant pour ces pensées de sang et de meurtre!... Non, je le sens là, l'amour et la gloire seuls devaient remplir mon âme... L'amour!... Oui, j'aime de toutes les puissances de mon cœur, j'aime avec passion, avec délire... Marcella!... La voici; folle et joyeuse, elle accourt fidèle à notre rendez-vous; elle ignore qui je suis... Oh! qu'elle est belle, mon Dieu!... et la quitter dans trois jours!

SCÈNE X.

MARCELLA, NUGNEZ.

MARCELLA.

Enfin, je te vois, mon Nugnez; cette chasse royale s'est éloignée et nous sommes seuls comme tous les jours. J'avais tant d'impatience de me trouver près de toi. C'est que, tu ne sais pas, je suis heureuse, très heureuse. Mon frère, mon bon frère, revient aujourd'hui de l'armée de Séville. J'avais hâte de te faire partager mon bonheur pour qu'il fût complet.

NUGNEZ.

Chère Marcella...

MARCELLA.

Mon frère! c'est à lui que je dois tout. Depuis longtemps il me sert de père; ses soins et sa sollicitude m'ont toujours entourée, même pendant son absence, et il n'a voulu me quitter qu'afin de [me rendre plus heureuse. La moitié de ce qu'il gagne, il me l'envoie; son butin tout entier, il me l'envoie aussi... Moi seule j'occupe sa pensée... Tu le verras, Nugnez, tu lui diras que tu m'aimes, que je t'aime aussi...

NUGNEZ.

C'est impossible, Marcella. Si je me présentais

à ton frère en disant que je t'aime, il faudrait lui dire qui je suis... et toi-même, Marcella, tu l'ignores encore.

MARCELLA.

Je ne t'ai connu que par un hasard, tu le sais ; c'était à un tournoi. Perdue dans la foule, je me trouvai séparée de ceux qui m'y avaient conduite ; tout à coup je fus assaillie par plusieurs jeunes seigneurs, et tu vins à mon aide...

NUGNEZ.

Tu ne l'as pas oublié ?

MARCELLA.

Oh ! non. Il y a trois mois de cela, et depuis, chaque jour je t'ai vu, je t'ai aimé davantage, sans demander ton nom, ton rang, ta famille... Que m'importe en effet à moi, fille des champs et sœur d'un soldat ? Tu es celui que j'aime, voilà tout ce que je veux savoir...

NUGNEZ.

Chère enfant !...

MARCELLA.

Toi-même ne m'as jamais vue qu'ici ; ici sont nos rendez-vous de chaque jour, et jamais tu n'as pénétré dans ma cabane...

NUGNEZ.

Jamais... (à part.) Oh ! ma présence pourrait la perdre peut-être !

MARCELLA.

Mais qu'as-tu, Nugnez ? qu'as-tu donc aujourd'hui ?... Jamais tu ne fus si triste et si rêveur... Depuis quelques jours tu es souvent ainsi... on dirait qu'un chagrin secret...

NUGNEZ.

Ce n'est rien, ce n'est rien, Marcella... des idées sombres... des pensées cruelles... Si tu savais ?...

MARCELLA.

Où, je veux tout savoir... Je veux tout connaître... Est-il un seul sentiment de ton âme que je ne doive pas partager ?... Mais je te dis tout, moi, tu lis dans mes yeux mes douleurs et mes joies... et toi... tu détournes la tête... tu ne réponds pas... Oh ! parle, je t'en supplie, où je croirai que tu ne m'aimes plus.

NUGNEZ.

Ne plus t'aimer !... ne plus t'aimer ! Mais si tu comprenais ce qui se passe dans mon âme... si tu savais que, rentré en Castille pour une mission sainte et sacrée, mon amour pour toi m'a fait négliger de l'accomplir ! si tu savais que loin de toi je rougis de ma faiblesse et qu'à tes pieds j'oublie tout pour aimer !... Mais aujourd'hui il est un homme qui me connaît et me poursuit ; cet homme pourrait me perdre...

MARCELLA.

Te perdre !

NUGNEZ.

Oh ! ce n'est pas pour moi que je tremble...

Mais toi ! si l'on savait notre amour, malgré moi peut-être tu serais associée à ma proscription !

MARCELLA.

Et n'est-ce pas la destinée que je me suis faite ?... Mes jours ne sont-ils pas comptés sur les tiens ?... Mais si tu fuyais loin de moi, si je ne te voyais plus, j'en mourrais, Nugnez !

NUGNEZ.

Grand Dieu !

MARCELLA.

J'ai besoin de ta présence pour exister comme de l'air que je respire... Je me suis livrée sans réserve à l'amour que j'avais pour toi, et je ne m'en suis jamais repentié ; tu m'as toujours respectée. Maintenant, pour prix de cette tendresse que je t'ai vouée, je t'en supplie, dis-moi ce qui te menace, ce qui t'attend, ce que tu redoutes ; que je puisse espérer ou craindre, vivre ou mourir avec toi...

NUGNEZ.

Tant d'amour, de dévouement !... Tu le veux, eh bien ! apprends...

ALVAREZ, au dehors.

De par le justice de Castille...

NUGNEZ, s'arrêtant.

Le justice de Castille !...

ALVAREZ, au dehors.

Serfs et habitants du village d'Acuna, rendez-vous à la halte de chasse.

MARCELLA.

On vient de ce côté !

NUGNEZ, à part.

Le justice de Castille !... Dans trois jours, a-t-il dit... Trois jours ! et j'oubliais tout encore auprès d'elle, mon père, ma vengeance...

MARCELLA.

Qu'as-tu, au nom du ciel ?... parle...

NUGNEZ.

Marcella, on vient de ce côté, il faut que je te quitte...

MARCELLA.

Mais ce secret... ce secret...

NUGNEZ.

Dans trois jours tu sauras tout...

MARCELLA.

Trois jours sans te voir !

NUGNEZ.

Il le faut... Au bout de ce temps tout sera fini ; je pourrai te revoir, t'aimer sans réserve, sans remords... mais ce temps, il me le faut, serait-ce le dernier de ma vie.

MARCELLA.

Nugnez, Nugnez, tu m'épouvantes !...

NUGNEZ.

Ne crains rien, Marcella ; prie pour moi le ciel... Adieu !...

MARCELLA.

Mais dans trois jours, tu me jures !...

RUGNEZ.

Oui, dans trois jours (à part.), si je vis encore.

(Il sort.)

MARCELLA, *un moment seule.*

Oh! mon Dieu!... 'quel danger le menace? Mon Dieu! rendez-le-moi ou donnez-moi la mort!...

SCÈNE XI.

PEBLO, MATHIAS, PAYSANS ET VILLAGROISES, MARCELLA.

MARCELLA.

Comme ils ont l'air triste! Que se passe-t-il donc?

PEBLO, *donnant la main à une jeune fille.*

Aujourd'hui, mon enfant, ta place au foyer paternel restera peut-être vide, et quand je reviendrai de la moisson, je ne te verrai plus m'attendre sur le seuil pour m'embrasser au front.

MARCELLA.

Que dit-il?

MATHIAS.

Aujourd'hui, les riches et les nobles qui ont mille dinars d'or peuvent racheter leurs parentes nommées du tribut, et nous pauvres paysans qui ne les possédons pas, nous sommes obligés de laisser partir le père sa fille, le frère sa sœur, le fiancé sa maîtresse!

MARCELLA.

Que dites-vous?... C'est dans notre village...

MATHIAS.

Qu'on va choisir la centième captive du tribut annuel payé aux Maures par la Castille. Les noms des quatre-vingts jeunes filles d'Acuna viennent d'être déposés dans l'urne.

MARCELLA.

Quoi! tous les noms?

MATHIAS.

Oui, Marcella; le tien comme celui de ma fiancée.

MARCELLA.

Oh! mon Dieu!.. je tremble malgré moi... Cette nouvelle m'épouvante... Si mon nom... Oh! cela ne se peut... Sur quatre-vingts... moi, rien que moi... Oh! ce serait trop de malheur!

PEBLO.

Silence, voici nos maîtres.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALVAREZ, HALLEBARDIERS ESPAGNOLS, dont l'un porte le drapeau de la Castille.

ALVAREZ, *lisant un papier qu'il apporte à la main.*

Aujourd'hui doit être entièrement payé pour cette année le tribut concédé depuis le traité de Valladolid par le royaume de Castille au califat de Cordoue. Par ordre émané du conseil suprême de Castille, la captive qui reste à être nommée doit être choisie parmi les paysannes du village d'Acuna. La jeune fille dont le nom sortira de l'urne sera donc remise à l'instant au très noble Kald Hamet-El-Zegri qui suit mes pas pour revendiquer ses droits. (*parlant.*) Maintenant que la volonté du roi soit faite et le choix de Dieu proclamé!

MARCELLA, *tombant à genoux.*

Pitié, Dieu du ciel! mère de Dieu, pitié!...

TOUS LES PAYSANS, *à genoux.*

Pitié!... pitié!...

ALVAREZ, *tirant un billet de l'urne.*

Marcella.

(*Marcella pousse un cri; tout le monde se relève.*)

TOUS.

Marcella!

ZUDIGA, *entrant précipitamment.*

Ma sœur!

(*Il court à elle et la soutient défaillante dans ses bras.*)

MARCELLA.

Mon frère!... oh! défends-moi!...

ZUDIGA.

Qui donc osera l'arracher de mes bras?

ALVAREZ.

Soldats, emmenez cette femme.

ZUDIGA.

N'approchez pas, camarades, n'approchez pas... le premier qui s'avance, je l'étends mort à mes pieds.

ALVAREZ.

Voici l'envoyé du calife!

ZUDIGA.

L'envoyé du calife!

ALVAREZ.

Soldats, exécutez mes ordres sans retard et sans pitié.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HAMET-EL-ZEGRI, SUITE DE PI-QUIERS ARABES, dont l'un porte le drapeau de Cordoue.

ZUDIGA, *apercevant l'envoyé.*

Hamet-El-Zegri!... C'est lui, lui l'envoyé du

calife!... Arrêtez, arrêtez, vous dis-je!... car le païen sera plus pitoyable que le Castillan!... (*s'avançant vers lui.*) Très noble Kaid! te souviens-tu du jour d'Alcala? Le soleil était chaud! la mêlée plus chaude encore!... Te souviens-tu de l'œil qui te regarde? reconnais-tu le soldat qui te parle?

MAMET-EL-ZEGRI.

Ton épée a heurté mon épée; depuis ce temps j'ai une marque sur le sein qui fait que j'aurai toujours ton souvenir dans l'âme.

ZUDIGA.

Tu me connais alors pour un brave; et puis-que tu es toi-même un guerrier, tu peux me traiter en ami. Ma sœur est tombée au sort pour le tribut qu'on paie à ton calife. Je ne te demande qu'une grâce : jusqu'au moment de ton

départ, demain à la pointe du jour, laisse-moi garder Marcella! C'est un soldat qui te supplie pour une femme qui pleure!

MAMET-EL-ZEGRI.

Me jures-tu qu'alors à défaut de mille dinars... ZUDIGA, *saisissant le drapeau espagnol.*

Cette jeune fille te sera livrée. Devant les clefs d'azur de la bannière du prophète, sur les tours d'argent de l'étendard de la Castille, je le jure!

MAMET-EL-ZEGRI.

A demain donc, au lever du soleil!

ZUDIGA.

A demain.

MARCELLA.

Quel est donc ton espoir?

ZUDIGA.

Cet anneau!..



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la place du village d'Acuna; à droite, la cabane de Marcella.

SCÈNE I.

MARCELLA, PEBLO, MATHIAS, PAYSANS,
VILLAGROISES.

(*Au lever du rideau, chaque famille est assise devant sa porte et fait son repas du milieu du jour.*)

PEBLO, à sa fille.

Pendant une année encore, ma fille, je suis sûr de te garder auprès de moi.

MARCELLA, à part.

Il ne viendra que dans trois jours, a-t-il dit, et demain je partirai pour Cordoue... Ah! s'il était là, il me sauverait peut-être lui... Insensée!... je ne lui ai jamais vu ni page à livrée, ni pourpoint à broderie; il n'a pas mille dinars d'or pour me racheter, et s'il savait que demain... sa douleur serait aussi poignante que la mienne. Ah! je le reverrais que je ne le lui dirais pas... Mais partir sans le voir, sans lui dire adieu... O Seigneur! fais que je le voie encore un instant, un seul instant... Un dernier mot, un dernier regard de lui, et que je meure après!..

MATHIAS, à sa fiancée.

Nous sommes bien joyeux, ma bonne Paquita; mais vois cette pauvre Marcella... que de tristesse sur son front!... que de larmes dans ses yeux!.. Allons la consoler. (*Ils s'approchent de Marcella qui est assise sur sa porte, la tête dans ses mains.*) Marcella, ne te laisse pas abattre, reprends courage!

MARCELLA.

Contre le malheur... j'en aurais trouvé, mais

devant la honte, mon énergie s'abat... Je souffre et je pleure!

MATHIAS.

Rassure-toi... N'as-tu pas le plus dévoué des défenseurs? n'as-tu pas le plus tendre des frères!

MARCELLA.

Mon frère a-t-il mille dinars d'or pour ma rançon! Ah! s'il ne peut réussir à parler au roi, à l'aborder pendant qu'il chasse aux environs...

MATHIAS.

Aborder le roi! Mais ne sait-il pas que c'est défendu? Il s'expose à être puni.

LES PAYSANS.

Le justice Benavidès qui vient de ce côté!.. (*Tous se lèvent.*) Le justice!..

PEBLO, se levant.

Viens, ma fille, évitons cet homme; je crains son regard.

MATHIAS.

Rentre, ma fiancée; évite cet homme, je crains son amour.

MARCELLA.

Et moi aussi je dois le fuir, car c'est par ses ordres que je suis captive. (*Elle entre dans sa cabane. Les paysans se dispersent.*)

SCÈNE II.

BENAVIDÈS, ALVAREZ.

BENAVIDÈS.

Oui, Alvarez, oui, mon crédit est ébranlé au-

près du roi, ma disgrâce est prochaine. Je viens de recevoir l'ordre de quitter la chasse et d'aller attendre au palais le retour du roi.

ALVAREZ.

Mais n'exercez-vous pas sur l'esprit de Sa Majesté une influence contre laquelle doivent échouer tous vos ennemis?

BENAVIDÈS.

Oh ! si je n'avais soulevé contre moi que ces braves gentilshommes... Mais une femme a juré ma perte, la comtesse de Transtamare qui a plu au roi, et à qui je n'ai pas eu le bonheur de plaire... Qui sait pourquoi?... parce que je ne porte pas un pourpoint tailladé à son goût, ou parce qu'un jour je n'aurai pas été assez prompt à ramasser son éventail... Enfin je lui déplais... Tu comprends que c'est assez pour me renverser!

ALVAREZ.

Mais c'est à tort que vous croyez votre disgrâce si imminente...

BENAVIDÈS.

Maître Alvarez, depuis quinze ans que je suis ministre du roi, j'ai passé toutes les heures de ma vie à l'observer pour le connaître, et je viens de lire dans ses yeux : avant la fin du jour je serai arrêté.

ALVAREZ.

Monseigneur, des soldats s'avancent de ce côté...

BENAVIDÈS.

Des soldats !...

ALVAREZ.

Ils prononcent votre nom.

BENAVIDÈS.

Déjà !... fuir... il est trop tard !. Faisons bonne contenance!

.....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALORZA, ZUDIGA, SOLDATS.

ALORZA.

Monseigneur, nous vous amenons un prisonnier.

BENAVIDÈS, à part.

Un prisonnier à moi ?... Je ne suis donc pas encore le coupable !

ALVAREZ, bas à Benavidès.

A vous alors d'être le juge.

BENAVIDÈS.

Quel est cet homme ?

ALORZA.

C'est un soldat comme nous... mais le devoir nous a forcés de l'arrêter lorsqu'il s'évertuait pendant la chasse à aborder la personne du roi.

BENAVIDÈS, à part.

Serait-ce encore une tentative contre ses jours ?.. Si cela était, ce serait assez pour raffermir mon crédit. (*haut à Zudiga.*) Approche ; pourquoi voulais-tu arriver jusqu'au roi ?

ZUDIGA.

Pour lui parler.

BENAVIDÈS.

Ne sais-tu pas que cela est défendu ?

ZUDIGA.

C'est étrange, sur l'honneur ! que le peuple de Castille qui défend le roi n'ait pas aussi le droit de l'aborder !

BENAVIDÈS.

La loi le veut ainsi ; d'ailleurs, est-ce avec des armes qu'un homme tel que toi s'approche de Sa Majesté quand il n'est pas de service auprès de sa personne ?

ZUDIGA.

Ces armes m'ont été données par ses ordres pour défendre le roi et la Castille, et je voulais dire au roi qu'avec ces mêmes armes je lui ai sauvé la vie.

BENAVIDÈS.

Toi !

ZUDIGA.

Moi-même.

BENAVIDÈS.

Parle, parle donc... Je suis prêt à t'entendre et à lui tout répéter, moi dont la charge est d'écouter les sujets qui ne peuvent pas l'approcher.

ZUDIGA.

Eh bien ! soit. Je vais tout vous dire, car lorsque le roi saura de quoi il s'agit, il fera, j'en suis sûr, fléchir l'étiquette pour me donner sa main à baiser. C'était au siège de Pennafiel...

BENAVIDÈS.

J'y étais en personne, et j'eus ma part de notre victoire.

ZUDIGA.

Il était nuit ; la brèche venait d'être ouverte ; nous étions entrés dans la ville, le roi avait été le premier à donner l'exemple du courage... Tout à coup, au détour d'une rue, à la lueur des flammes, je reconnus son cimier... Malgré le cliquetis des armes, j'entendis sa voix... il appelait au secours... il était entouré d'ennemis... Déjà il ne lui restait plus entre les mains qu'un tronçon de son épée... j'arrivai avec la mienne !... Oh ! je sus bien cette fois me frayer un passage jusqu'à lui ; je parvins à ses côtés en trébuchant sur les cadavres et en glissant dans le sang !... Et moi, simple soldat, j'eus la gloire de le sauver, lui, roi de Castille...

BENAVIDÈS.

Après ?

ZUDIGA.

Cependant les ennemis s'élançaient sur nos traces... les toits s'éroulaient sur nos têtes..

d'un côté la bataille, de l'autre l'incendie!... Pennafiel vomissait des flammes par toutes ses fenêtres et des Sarrazins par toutes ses portes!... Le roi n'eut que le temps de passer à mon doigt cette bague avec cette émeraude... Nous fûmes séparés aussi brusquement que nous avions été réunis... Mais je me dis alors: « Si j'ai jamais besoin de la protection du roi, elle m'est acquise. » Eh bien! monseigneur, un grand malheur me menace, le roi peut seul le détourner de ma tête. Remettez-lui cet anneau et qu'il consente à m'entendre; mais qu'il m'entende sur l'heure; plus tard, il ne serait plus temps.

(Il lui remet l'anneau.)

BENAVIDÈS.

Bien, bien... Et tu as sans doute publié cette aventure?...

ZUDIGA.

Jamais.

BENAVIDÈS.

Mais tu penses que le roi pourra te reconnaître, toi qui lui as rendu ce service?

ZUDIGA.

Au milieu de cette mêlée affreuse, il n'a pu distinguer ni mes traits ni mes armes, tant j'étais couvert de poussière et de sang.

BENAVIDÈS.

Ton nom?

ZUDIGA.

Zudiga.

BENAVIDÈS.

Zudiga, tu es un brave et digne soldat, qui as mérité la reconnaissance de la Castille.

ALORZA.

Le roi.

BENAVIDÈS.

Je vais lui parler à l'instant. Retire-toi comme l'étiquette l'exige, et va m'attendre à la halte de chasse. Je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

ZUDIGA.

Merci, monseigneur, merci... mais n'oubliez pas que l'impatience...

BENAVIDÈS.

Compte sur moi.

(Zudiga sort.)

BENAVIDÈS, à part.

Cette fois, je ne fuirai pas...

SCÈNE IV.

LE ROI, BENAVIDÈS, DON MANUEL, DON CRISTOVAL, SEIGNEURS, GARDES.

BENAVIDÈS, à part, regardant les seigneurs.

Ce sourire que je vois sur leurs visages suffirait pour m'apprendre le sort qui me menace.

LE ROI.

Que vois-je? Benavidès ici!... (aux seigneurs.) Messieurs, tenez-vous un instant à l'écart; il faut que je parle à cet homme.

D. MANUEL, bas aux gardes.

C'est son coup de grâce!...

(Tous les seigneurs se retient au fond. Le roi s'approche de Benavidès.)

LE ROI.

Nous vous avons ordonné, Benavidès, de vous rendre au palais, où vous deviez recevoir nos ordres. Nous ne croyions pas vous rencontrer encore ici.

BENAVIDÈS.

Sire, j'y suis resté malgré moi pour le service de Votre Majesté.

LE ROI.

Eh bien! puisque nous voici encore face à face, je vais vous dire ici ce que je vous aurais dit à Valence.

BENAVIDÈS.

Je sais ce qui m'attendait au palais, Sire: ma disgrâce et mon arrestation.

LE ROI.

Ah! comme c'est votre habitude, vous avez deviné d'avance tous mes projets... Je le pensais... et j'espérais que par une prompte fuite vous me dispenseriez de punir celui qui fut si longtemps le premier de Castille après moi.

BENAVIDÈS.

Sire, la fuite est pour les coupables, et je ne le suis pas.

LE ROI.

Ainsi vous voulez que je parle et que je punisse; soit, je parlerai d'abord, je punirai après. Benavidès, c'est vous qui êtes la cause de tout le sang versé sous mon règne; c'est vous qui m'avez fait regarder comme de l'énergie ce qui n'était au fond que de la cruauté. Vous m'avez enlevé l'amour de mes sujets, vous avez dépouillé mon peuple pour vous enrichir; en un mot, vous avez abusé du pouvoir que vous teniez de moi, et dont vous me devez compte.

BENAVIDÈS.

Sire, il me serait facile de me disculper de tout ce que Votre Majesté me reproche dans sa colère; mais à quoi bon me justifier?... Je suis condamné d'avance, et la comtesse de Transtamare...

LE ROI.

Silence!... ne prononcez pas ce nom... et finissons-en, je le veux. Remettez-moi devant toute ma cour les insignes de votre puissance, après je vous ferai connaître votre sort.

BENAVIDÈS.

Sire, je suis prêt à vous obéir; mais puisque nous allons nous séparer, permettez que je rende d'abord à Votre Majesté un souvenir que je reçus d'elle au siège de Pennafiel.

LE ROI.

A Pennafiel !

BENAVIDÈS.

Cette bague, Sire, la reconnaissez-vous ?

LE ROI.

Eh quoi !... c'est vous qui dans cette nuit terrible, au milieu de l'obscurité...

BENAVIDÈS.

Je veillais sur les jours de Votre Majesté, non plus en justice, mais en sujet, en gentilhomme. De la main droite j'écartai les ennemis prêts à vous frapper, de la gauche je reçus cette bague.

LE ROI.

Quoi, c'était vous... vous !... Et pourquoi ne me la représenter qu'aujourd'hui ?

BENAVIDÈS.

Votre Majesté aurait cru peut-être qu'à l'aide de ce service je voulais conserver mon pouvoir ; j'ai dû attendre ma disgrâce. Maintenant, elle est complète, le roi a prononcé ; je puis tout révéler sans crainte qu'on m'accuse d'ambition ou de bassesse. Sire, j'attends vos ordres pour mon châtement.

LE ROI.

Mes ordres... mes ordres sont que tu gardes ces insignes de grand-justice, qui m'ont jamais paré plus brave gentilhomme ; mes ordres sont que tu oublies que j'ai voulu un instant me séparer de toi. Je te maintiens au pouvoir malgré toute la cour, malgré tout le monde... Sois tranquille... la comtesse en apprenant cette action magnanime cessera d'être ton ennemie... je me charge de vous réconcilier... A toi mon estime, ma confiance... à toi ma reconnaissance à tout jamais, comme à toi en ce moment ma main !

BENAVIDÈS.

Sire, tant de bonté...

LE ROI.

La comtesse m'attend au palais... je m'empresse d'aller la joindre... je lui raconterai ce trait généreux... (*aux seigneurs.*) Approchez, messeigneurs ; don Beltran Benavidès a bien mérité du roi et de la Castille... il est toujours l'ami du prince, et le premier sur les marches du trône.

D. CRISTOVAL.

Comment se fait-il ?

D. MANUEL.

Benavidès a fait pacte avec Satan.

(*Ils sortent tous, excepté Benavidès.*)

LE ROI, s'en allant, à Benavidès.

A ce soir.

SCÈNE V.

BENAVIDÈS, puis ZUDIGA.

BENAVIDÈS.

Maintenant, à mon tour à compter mes ennemis... Mais ce soldat qui m'attend à la halte de chasse... Que m'importe ?... qu'il m'attende aujourd'hui, et demain... je saurai l'empêcher d'arriver jusqu'au roi... Partons.

(*Il fait quelques pas pour sortir, Zudiga entre précipitamment et l'arrête.*)

BENAVIDÈS, à part.

Ciel ! Zudiga !

ZUDIGA.

Eh bien ! monseigneur ?

BENAVIDÈS.

Je t'avais dit de m'attendre à la halte de chasse...

ZUDIGA.

Ah ! pardonnez à l'impatience, à l'incertitude qui m'agitent ; mais je n'ai pu résister... Monseigneur, vous avez vu le roi... qu'a-t-il dit ?...

BENAVIDÈS.

Il refuse.

ZUDIGA.

Il refuse !... Mais cet anneau ?...

BENAVIDÈS.

Je le lui ai remis.

ZUDIGA.

Ne s'est-il pas souvenu ?...

BENAVIDÈS.

Il a cru reconnaître... mais il y a si longtemps de cela !...

ZUDIGA.

Pas assez pour effacer la cicatrice que j'ai sur la poitrine, et la mémoire de Ferdinand...

BENAVIDÈS.

Est comme celle des autres hommes, fidèle pour une injure...

ZUDIGA.

Oubieuse pour un service ?

BENAVIDÈS.

Il est dangereux parfois de rendre service à plus haut et plus puissant que soi ; il est plus dangereux encore de rappeler ce service à celui qui ne veut pas s'en souvenir. Ne tente pas une seconde fois d'arriver jusqu'au roi ; cela te serait funeste.

ZUDIGA.

Une menace pour un service rendu ! Etrange récompense !

BENAVIDÈS.

Prends garde de la mériter... Voilà ce que Ferdinand te répond par ma bouche. (*à part en sortant.*) Cet homme doit disparaître de la Castille.

SCÈNE VI.

ZUDIGA, seul.

L'ai-je bien entendu !... Ferdinand de Castille méconnaît les gages qu'il donne au milieu des batailles, renie les promesses qu'il fait quand ses jours sont menacés... Ainsi, plus d'espérance... demain il faudra qu'elle parte!... Partir! ma sœur!... Oh! cela ne sera pas... cela ne peut être... N'eussé-je plus rien à attendre ni du ciel ni des hommes, il me reste ma volonté... et je ne veux pas, ma sœur, non, je ne veux pas que tu partes pour le séraïl de Cordoue... Mais que faire, mon Dieu! que faire?... mendier, aller à la porte de Valence tendre la main, en disant : « Pour un pauvre soldat couvert de cicatrices qui veut sauver l'honneur de sa sœur!... » On passerait devant moi sans seulement détourner la tête... Eh quoi! personne, personne... Il est tant de gens que je pourrais servir utilement pourtant... Oh! mon bras, mon sang, ma vie au premier passant pour mille dinars d'or... Mais qui veut donc acheter un homme et son épée, et son courage, et son âme, pour mille dinars d'or!

NUGNEZ, qui est entré sur les derniers mots, lui frappant sur l'épaule.

Moi!...

ZUDIGA.

Toi?... Qui donc es-tu?

NUGNEZ.

Un homme qui possède la somme que tu demandes. Tu as offert un marché au premier passant; me voilà, j'accepte; es-tu prêt?

ZUDIGA.

Oui. Ces mille dinars, où sont-ils?

NUGNEZ, montrant sa ceinture.

Là; c'est tout ce que j'ai pu sauver de la fortune de mes pères, perdue dans les guerres civiles. Mais c'est pour l'accomplissement d'une vengeance que je réservais cette somme; pour une mission que mon cœur abhorre peut-être, mais que la fatalité m'impose; pour une haine que ma mère m'a inspirée avec son dernier soupir et que mon père m'a léguée avec son épée.

ZUDIGA.

Parle.

NUGNEZ.

Songe que je vais exiger de toi quelque chose qui peut te faire trembler, si vaillant que tu sois.

ZUDIGA.

Dis ce que tu exiges.

NUGNEZ.

La mort d'un homme, quel que soit cet homme.

ZUDIGA.

La mort d'un homme, dis-tu?... Manant ou gentilhomme de Castille, regarde-moi bien en face; m'as-tu pris pour un assassin!...

NUGNEZ.

Je t'ai pris pour un homme qui m'a offert un marché; j'ai accepté, et maintenant tu refuses... Pourtant cet or t'est nécessaire, m'as-tu dit?

ZUDIGA.

Dieu m'en est témoin, c'est pour un but sacré qu'il me le faut. Pour gagner cet or, il n'est pas de sacrifice que je ne fasse : ma liberté jusqu'à mon dernier soupir, mon sang jusqu'à la dernière goutte; mais mon honneur, jamais!

NUGNEZ.

Réfléchis. Mille dinars sont une somme énorme, nul ne te les donnera que moi... nul n'aura de motifs assez impérieux pour sacrifier tant d'or à sa vengeance... Accepte sans plus d'hésitation, c'est la seule ressource.

ZUDIGA.

Tu te trompes; car voici les paysans de ce village qui reviennent de la moisson, et qui sont tous des frères pour moi.

NUGNEZ.

Et tu crois que les paysans pourront te fourbir les mille dinars qu'il te faut...

ZUDIGA.

Peut-être, pour le but que je me propose, la force de leurs bras sera-t-elle aussi efficace que la puissance de ton argent... Mais n'importe; fuis, fuis loin de moi, toi qui portes dans ta ceinture de quoi sauver celle à qui j'ai donné ma vie; fuis, démon tentateur qui possèdes un charme à m'éblouir, à me corrompre, à me damner... fuis, et que je ne te retrouve pas devant moi... car tu as mille dinars d'or qui peuvent la sauver!

NUGNEZ.

Adieu donc... je pars... (*à part.*) Oh! je reverrai cet homme.

(*Il sort pendant que les paysans entrent en scène.*)

SCÈNE VII.

PEBLO, MATHIAS, PAYSANS, ZUDIGA.

ZUDIGA.

Venez, venez, mes amis, mes frères. Tout me manque en ce jour; je n'ai plus d'espoir qu'en vous... à vous de secourir le pauvre frère qui s'afflige, le frère qui, pour sauver sa sœur, implore en vain l'assistance des hommes et la pitié de Dieu!...

MATHIAS.

Nous te plaignons sincèrement, Zudiga.

PEBLO.

Nous voudrions te consoler.

ZUDIGA.

Me plaindre, ce n'est pas assez ; me consoler, c'est au-dessus de vos forces... Il faut me seconder, me venir en aide, me défendre, moi et ma sœur.

PEBLO.

Que veux-tu dire, Zudiga ?

ZUDIGA.

Je sais qu'aucun de vous n'a mille dinars à m'offrir ; mais ce que vous avez c'est du courage dans vos âmes, c'est de la force dans vos bras!...

PEBLO.

Que pouvons-nous?... des paysans sans armes...

ZUDIGA.

Nous pouvons faire un rempart de nos corps aux filles captives que les Maures viennent nous arracher.

PEBLO.

J'aime ma fille aussi tendrement que tu aimes ta sœur ; mais si elle eût été désignée par le sort, plutôt que d'exposer inutilement la vie de mes amis, je l'aurais laissé partir.

(Il sort avec une partie des paysans qui se font des signes entre eux.)

ZUDIGA.

Ils fuient... ils m'abandonnent. (*se tournant vers les autres.*) Vous, du moins, vous me restez... Toi, Mathias, jeune et courageux, tu comprends ma douleur et l'injure qu'on nous fait. Songe, songe, si ta fiancée était tombée au sort pour devenir la maîtresse du calife...

MATHIAS.

Je suis prêt à tout faire pour te seconder... mais vois, nous sommes presque seuls... tous s'éloignent... Le justice Benavidés est cruel et terrible ; ses soldats rôdent autour du village...

LES PAYSANS.

Les alguazils !... voici les alguazils !...

(Ils fuient.)

MATHIAS.

Tu le vois, tous fuient à leur approche... Que Notre-Dame d'al Pilar te soit en aide !

(Il sort. Pendant ce temps la patrouille défile.)

SCÈNE VIII.

ZUDIGA, puis MARCELLA.

ZUDIGA, tombant anéanti sur un banc.

Seul!... sans amis, sans secours!... moi seul pour la défendre, moi seul pour la racheter de l'infamie... La défendre, je ne le puis, j'ai juré sur les tours d'argent de la livrer au calife... La racheter, je n'ai point d'or ; (*se levant, avec rage.*) mais en imposant ce tribut, ces païens

n'ont donc pas pensé au désespoir des frères et des époux!... ils n'ont donc pas pensé qu'au lieu de laisser subir la honte à leurs femmes, à leurs sœurs, on les leur livrerait mortes ! Qu'ai-je dit ? Dieu du ciel!... Morte... Marcella... ma sœur !

MARCELLA, sortant de sa cabane.

Eh bien ! mon frère ?

ZUDIGA.

Que veux-tu, Marcella, que veux-tu ?... Je t'apporte la honte... je n'ai rien ! rien ! rien !

MARCELLA.

Quel désordre... quel trouble... Calme-toi, mon frère... Un dernier espoir te restait, m'as-tu dit ?...

ZUDIGA.

Oui, mais ce roi, ce roi que j'ai sauvé sur un champ de bataille, qui m'offrait sa protection quand je l'ai couvert de mon corps au milieu de la mêlée, aujourd'hui il est sourd à ma voix... il a nié ses promesses, repoussé ma prière...

MARCELLA.

Ainsi, plus d'espérance, et demain...

ZUDIGA.

Demain à la pointe du jour tu seras livrée aux Maures, en captive, en esclave ; demain tu traverseras la Castille avec des chaînes pour te rendre à Cordoue ; demain tu quitteras ta cabane et le tombeau de notre mère pour ne les revoir jamais...

MARCELLA.

Zudiga, mon frère !

ZUDIGA.

Tu arriveras chez les païens où tu n'entendras que malédictions et blasphèmes contre tes frères... On te jettera dans le sérail de l'émir et l'on te conduira devant lui pour qu'il juge s'il te croit digne de partager sa couche...

MARCELLA.

Assez, assez, mon frère !

ZUDIGA.

Puis, s'il t'accorde cet infâme honneur... Enfin, quand il sera las de sa victime, il l'enverra dans un bazar public, où ta beauté sera exposée et mise en montre aux yeux de tous, où des hommes viendront marchander tes charmes ; et tu passeras encore dans les bras d'un autre...

MARCELLA, tombant à genoux.

Ah ! plutôt la mort ! Mon frère, au nom du ciel ! par pitié ! donne-moi la mort !

ZUDIGA.

Fais ta prière.

MARCELLA, reculant effrayée.

Grand Dieu !

ZUDIGA.

Ne m'as-tu pas demandé la mort au lieu de la

honte ? Marcella, ce cri échappé de ton cœur a déchiré le mien ; mais ce cri, c'est Dieu lui-même, c'est notre père qui tel l'a inspiré... Oui, la voix de notre père nous dit incessamment : « Une tombe prématurée au lieu d'une couche fétrée ! » Marcella, fais ta prière !

MARCELLA, se relevant.

Là-haut, dans ma chambre, est une madone bénie par un saint personnage, devant laquelle ma mère a prié souvent, devant laquelle j'ai prié toujours pour ton retour qu'elle m'a accordé... Ma dernière prière devant cette image... mon dernier soupir devant elle... Zudiga, je ne suis qu'une jeune fille, je n'ai que de la faiblesse au cœur... on aime la vie à mon âge... et cependant, je le sens, il faut que je meure... La madone m'inspirera du courage, retrempera mon âme, me donnera tant d'horreur de l'existence qui m'attend, que, quand tu entreras au glas du couvre-feu qui va sonner, je viendrai à toi et je te dirai : « Frère, au lieu de la honte, la mort... frappe !... » Frère, je vais t'attendre !

(Elle entre dans la cabane.)

SCÈNE IX.

ZUDIGA, seul.

(Resté immobile, n'ayant pas regardé sa sœur pendant tout le temps qu'elle lui a parlé, il éclate en sanglots aussitôt qu'elle est partie.)

La tuer !... au couvre-feu, a-t-elle dit. Au couvre-feu ! et déjà la nuit avance, et il me semble que ce glas sombre et terrible retentit à mon oreille !... Eh quoi ! personne ne viendra-t-il à mon secours ?... ni Dieu, ni les hommes, ni le ciel, ni l'enfer !...

SCÈNE X.

NUGNEZ, ZUDIGA.

ZUDIGA.

Toi... toi encore... quand j'invoque l'enfer, tu m'apparais !... Eh bien ! oui, je t'attendais... Me voilà, parle, que veux-tu ?... la mort d'un homme et mon déshonneur, un poignard et un bras de lâche, du sang à répandre, du sang ?... Mais de l'or à gagner... mille dinars d'or, n'est-ce pas ?

NUGNEZ.

Plus bas, parle plus bas.

ZUDIGA.

Oh ! si Dieu pouvait ne pas entendre !

NUGNEZ.

Acceptes-tu ?

ZUDIGA.

C'est un pacte infernal !

NUGNEZ.

Est-ce un pacte conclu ? Mille dinars d'or pour la vie d'un homme !

ZUDIGA, d'une voix étranglée, en lui saisissant la main.

Quel est cet homme ?

NUGNEZ.

Le roi de Castille.

ZUDIGA.

Qu'ai-je entendu ? Ferdinand de Castille, notre seigneur, notre maître à tous, aussi haut que Dieu, aussi sacré que lui !... le tuer !... Lâcheté !... sacrilège !

NUGNEZ.

Tu refuserais ?

(On entend le couvre-feu dans le lointain.)

ZUDIGA.

Silence... Entendez-vous ?... entendez-vous ?

NUGNEZ.

C'est le couvre-feu qui sonne.

ZUDIGA.

Oui, le couvre-feu !... Et ces sons ne vous disent rien à vous... mais pour moi, c'est l'heure du déshonneur et de la damnation... Voyez-vous, pour moi, c'est le signal du meurtre... Elle m'attend... En vain je veux lutter encore ; plutôt que de la tuer, qu'un autre, que mille autres, meurent, s'il le faut ; qu'il meure enfin, lui, qui n'a pas voulu la sauver... C'est la justice de Dieu... Je suis prêt, où faut-il se rendre ?

NUGNEZ.

Au palais. Il y a ce soir bal masqué à la cour ; tu t'introduiras dans les salons, sous le costume d'un gentilhomme caché par un masque ; le reste est facile pour qui connaît Ferdinand. Pars à l'instant ; à la pointe du jour je t'attends sur cette place avec les mille dinars.

ZUDIGA.

J'y serai ! (à part, en sortant.) Chère sœur, pour toi, pour ton honneur, mon infamie !

NUGNEZ.

Enfin, mon père, mes frères, vous tous, nobles victimes, vous serez vengés !

MARCELLA, sortant précipitamment.

Grâce ! mon frère ! grâce !

(Elle s'approche de Nugnez.)

NUGNEZ.

Marcella !

MARCELLA.

Nugnez !

NUGNEZ.

Marcella ici à cette heure ?

MARCELLA.

Nugnez... c'est toi que je trouve... c'est toi que je revois... Oh ! le ciel a donc exaucé ma prière !...

NUGNEZ.

Oui, Marcella, oui, c'est le ciel qui nous réunit ici, à la face de Dieu, seuls, sans témoins.

MARCELLA.

Sans témoins... seuls... dans l'ombre... Oh! Nugnez, éloigne-toi, laisse-moi...

NUGNEZ.

Marcella, écoute-moi, je t'en supplie. Ce rendez-vous, je n'osais l'espérer; mais puisque je te vois, pour la dernière fois peut-être...

MARCELLA, à part.

La dernière fois!... Saurait-il?... (haut.) La dernière fois, dis-tu?

NUGNEZ.

Tu sais bien que ma vie est menacée, et dans trois jours sans doute...

MARCELLA, à part.

Et moi, demain... demain l'esclave d'un cafile... N'importe... (haut.) Fuis, Nugnez, fuis... j'ai peur!...

NUGNEZ.

Peur de moi qui t'adore... Ah! ce qui t'inspire cette terreur, c'est peut-être le vent qui souffle et les nuages qui voilent le ciel. Mais ta cabane, elle est ici, dans ce village; que j'y pénètre avec toi, que je passe encore une heure à tes pieds, une heure à te dire: Je t'aime...

MARCELLA.

Dans ma cabane... jamais...

NUGNEZ.

Marcella!...

MARCELLA.

Jamais! te dis-je... Ah! fuyons, puisqu'il ne veut pas fuir. Adieu!... (Elle va pour fuir; on entend une marche militaire.) Quel est ce bruit?... des soldats qui viennent de ce côté...

NUGNEZ.

Des soldats!...

ALORZA, s'approchant.

Qui va là?

MARCELLA, à part.

On nous a vus! (haut.) C'est moi... Marcella... une jeune fille de ce village.

ALORZA.

Que faites-vous là?... on a sonné le couvre-feu. A cette heure de nuit on ne rencontre par les rues que ceux qui n'ont pas droit de se montrer le jour; et ce Nugnez que nous sommes chargés d'arrêter...

MARCELLA, à part.

Nugnez!

NUGNEZ, à part.

Je suis perdu!

ALORZA.

Vous n'êtes pas seule, jeune fille... un homme est près de vous.

MARCELLA, vivement.

Cet homme...

ALORZA.

Quel est-il?

MARCELLA.

C'est... c'est mon frère.

ALORZA.

Eh bien! rentrez... rentrez tous deux.

MARCELLA, tremblante.

Oui... oui... nous rentrons... (à Nugnez, en lui montrant la porte ouverte.) Va... mon frère... rentre... dans la cabane... (à part.) Je l'ai sauvé!... mon Dieu, sauve-moi!

(Nugnez est entré. Marcella s'appuie défaillante contre la porte. La patrouille s'éloigne lentement.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins du palais; au fond, la salle du bal; à droite de l'acteur, un bosquet avec un banc.

SCÈNE I.

LE ROI, DONA INÈS, MASQUES, PAGES.

(Au fond, des danses et tout le mouvement d'un bal; des masques et des pages entrent et sortent; sur le devant de la scène, dona Inès et le roi masqués.)

LE ROI.

Cette taille, cette tournure!... Si ce n'est pas une fée!... c'est bien la comtesse.

D. INÈS.

Ce masque qui m'examine... c'est sans doute Benavidès... Mais avec mon déguisement il ne peut me reconnaître.

LE ROI, l'abordant.

Mon infante!

D. INÈS.

Mon cavalier!

LE ROI.

Dis plutôt ton esclave qui t'offre son cœur et te demande ton nom.

D. INÈS.

Ton cœur est un présent que je refuse, et mon nom est un secret que je garde.

LE ROI, à part.

N'est-ce donc pas la comtesse?

D. INÈS.

Portes-tu la couronne qui s'entoure du tortil?

LE ROI.

Je suis plus que baron.

D. INÈS.

Portes-tu le bandeau dont chaque fleuron est une perle ?

LE ROI.

Je suis plus que comte.

D. INÈS.

Portes-tu le diadème où l'or imite le feston de la vigne ?

LE ROI.

Je suis plus que duc.

D. INÈS.

Alors, vous êtes le roi !

LE ROI, *ôtant son masque.*

Maintenant que vous savez qui je suis, ne me direz-vous pas qui vous êtes ?

D. INÈS.

Ma mère me donna le nom d'Inès, mon mari m'a donné le nom d'Aranza.

LE ROI.

La femme de mon plus vaillant général !

D. INÈS.

Une femme qui n'ose murmurer ni se plaindre devant le roi, mais qui trouve bien sévère l'ordre qu'il a donné à son époux de partir sans la revoir et lui dire adieu.

LE ROI.

Il le fallait, dona Inès. Vous seriez moins belle et moins douce que j'aurais permis à d'Aranza de passer quelques heures auprès de vous ; mais j'ai craint qu'il n'oubliât à vos pieds et son devoir et sa gloire, car vous êtes de celles qui font tout oublier.

D. INÈS.

Prenez garde, seigneur roi ; la comtesse de Transtamare peut se trouver parmi les masques qui nous environnent.

(*Ici Benavidès entre et reste au fond, écoutant attentivement.*)

LE ROI.

En effet, dona Inès, avec votre beauté vous pouvez inspirer de la jalousie à la plus belle.

BENAVIDÈS, *à part.*

Que dit-il ?

D. INÈS, *à part.*

Moi, vierge divine ! Serait-il amoureux de moi ? le roi de Castille, le roi lui-même ! (*haut.*) Seigneur roi, nos gentilshommes qui sont si fiers d'imiter votre bravoure peuvent bien aussi vous prendre pour modèle de courtoisie.

LE ROI.

Et vous me permettez de vous en donner une preuve ! (*appelant un page qui porte un bouquet.*) Juanito !

LE PAGE.

Sire !

LE ROI.

Le bouquet pour la comtesse ?

LE PAGE.

Sire, le voici.

LE ROI.

Tenez, dona Inès ; acceptez ces fleurs de la main du roi... Tout ce que mes plates-bandes émaillées produisent de plus beau... jasmins et marguerites, roses et violettes.

BENAVIDÈS, *à part.*

C'en est trop !

(*Il s'avance brusquement entre le roi et dona Inès.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BENAVIDÈS.

BENAVIDÈS.

Sire !

LE ROI.

Ah ! c'est vous, Benavidès.

BENAVIDÈS.

Sire, ces mécréants que nous sommes forcés de recevoir, les envoyés maures, viennent d'être annoncés dans les salons.

LE ROI, *aux seigneurs qui sont entrés sur les pas de Benavidès.*

Messeigneurs, venez avec moi les recevoir, sinon comme les alliés de la Castille, au moins comme les hôtes du roi.

(*Le roi se dirige vers la salle du bal avec les invités ; dona Inès va les suivre, Benavidès la retient.*)

SCÈNE III.

BENAVIDÈS, DONA INÈS.

BENAVIDÈS.

Salut à dona Inès d'Aranza.

D. INÈS.

Vous vous trompez, monseigneur.

BENAVIDÈS.

Lorsque j'allai en ambassade à Grenade, la sultane Ayxa portait une robe brodée comme la vôtre, dona Inès.

D. INÈS.

Mais par quel sortilège êtes-vous donc parvenu à me reconnaître ?

BENAVIDÈS.

Justement par ce costume que j'avais envoyé ce matin à votre camériste Thérésina.

D. INÈS, *à part.*

Cet homme me poursuivra donc toujours !

BENAVIDÈS.

Madame, daignez m'entendre...

D. INÈS, *vivement*.

Monseigneur... (*à part.*) Ne nous fâchons pas; il est puissant et vindicatif.

BENAVIDÈS.

Madame, l'heureuse rencontre que je fais en ce moment et qui me comble de joie...

D. INÈS.

Est-ce que vous ne dansez pas, monseigneur?

BENAVIDÈS.

De grâce, parlons sérieusement... L'air tiède et embaumé de ces jardins vaut mieux que la vapeur étouffante des salons... Asseyons-nous.

D. INÈS.

Je ne le puis, monseigneur; le respect m'oblige à rester debout devant un personnage de votre rang.

BENAVIDÈS.

Encore!... Répondrez-vous donc toujours par une raillerie à votre plus ardent adorateur?... Pourquoi tant de froideur?

D. INÈS.

La question me semble au moins singulière, adressée à une femme mariée. (*Mouvement de Benavidès.*) Je suis peut-être ridicule; mais, je vous l'ai déjà dit, je suis amoureuse de mon mari.

BENAVIDÈS.

Dona Inès, je vous aime.

D. INÈS.

Monseigneur, vous ne savez que vous répéter.

BENAVIDÈS.

Depuis si longtemps je souffre, j'attends.

D. INÈS.

Et moi aussi... J'attends le signal de la danse pour vous quitter... (*Musique.*) Le voilà, je crois. Adieu, monseigneur.

BENAVIDÈS.

Ah! c'en est trop! Cette raillerie me lasse et m'outrage... Vous ne savez pas, madame, quel est l'homme que vous insultez ainsi?

D. INÈS.

Je sais que cet homme ne danse pas et dans ce moment je cherche un danseur, et je vais...

BENAVIDÈS.

Cet homme est le plus puissant du royaume; il saura, si vous l'y forcez, se venger d'une manière cruelle de vos dédains et de votre outrageante ironie.

D. INÈS.

Je ne l'emploierai plus pour vous répondre, monseigneur, et puisque vous voulez que je vous parle sérieusement, je vais le faire: Don Beltran Benavidès, écoutez bien ceci: Si puissant que vous soyez, il est quelqu'un plus puissant que vous: c'est le roi de Castille.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

BENAVIDÈS, *seul*.

Le roi!... elle me menace du roi!... En effet, il était ici avec elle, il lui parlait avec chaleur, il lui a offert devant moi le bouquet qu'il destinait à la comtesse... Le roi voudrait-il?... Ah! c'est impossible, il est trop courbé sous le joug pour le briser ainsi; ce n'est qu'un caprice, qu'une fantaisie passagère... Mais si je profitais de cette circonstance; si, abusant de la conviction de dona Inès, j'essayais... Oui, ce serait à la fois satisfaire mes désirs et me venger de vous, dona Inès!... Le roi!

SCÈNE V.

LE ROI, BENAVIDÈS.

LE ROI.

Je m'empresse de revenir auprès de vous, Benavidès... Une affaire d'état exige que je vous parle à l'instant même.

BENAVIDÈS.

Une affaire d'état!

LE ROI.

Oui, je dois sur-le-champ contenter un désir de la comtesse, que je viens enfin de reconnaître dans le bal...

BENAVIDÈS.

Une affaire d'état, disait Votre Majesté.

LE ROI.

Écoutez-moi: En me réconciliant avec vous, nous sommes convenus, s'il vous en souvient, que je réparerais autant qu'il serait en moi les actes de rigueur que vous m'avez fait commettre.

BENAVIDÈS.

Sire, ne dois-je pas être le premier à désirer que Votre Majesté se fasse bénir par sa clémence?

LE ROI.

Eh bien! parmi les souvenirs de mon règne, il en est un qui pèse sur ma conscience, sinon sur la vôtre... c'est la mort de don Rodrigue Carvajal, exécuté il y a dix ans à Valence pour rébellion... Cependant, j'avais signé sa grâce de ma main royale... cette grâce arriva trop tard par une négligence involontaire de votre part... Mais quand le père fut exécuté, son fils, don Alphonse, fut proscrit... Or, c'est en faveur de ce jeune homme que la comtesse vient de parler... c'est la grâce de ce jeune homme que la comtesse vient d'obtenir...

BENAVIDÈS.

La grâce du dernier des Carvajal... (*à part.*) cet insolent qui m'a bravé ce matin et dont j'ai juré la perte... (*haut.*) Sire, vous voulez donc rallumer les guerres civiles! vous voulez donc faire renaître de ses cendres cette lignée féodale... cette race d'implacables ennemis... cette maison jadis assez puissante pour faire à son propre compte la guerre au roi de Castille!

LE ROI.

Votre sollicitude pour moi vous fait voir des périls qui n'existent que dans votre imagination... et puisque la comtesse veut absolument cette grâce...

BENAVIDÈS.

Mais, Sire!...

LE ROI.

Faites proclamer demain que je rends à don Alphonse Carvajal ses biens et ses titres... Vous m'apporterez l'ordre à signer le matin, à mon lever...

BENAVIDÈS, *à part.*

Ah! c'est cela. (*haut.*) Sire... la volonté de madame la comtesse doit être pour moi une loi suprême... Mais comme je ne veux plus condamner personne sans que votre jugement ait ratifié mon arrêt, je vous apporterai demain matin un second ordre à signer.

LE ROI.

Lequel?

BENAVIDÈS.

L'arrêt de mort d'un certain Nugnez... C'est cet homme, Sire, qui, un soir, à Valence, eut votre existence en son pouvoir.

LE ROI.

Vous le ferez mettre en jugement... mais je me réserve le droit de lui faire grâce.

BENAVIDÈS.

Mais, Sire, ce Nugnez m'a voué à moi-même une haine bien plus profonde qu'à vous.

LE ROI.

En vérité!

BENAVIDÈS.

Pas plus tard qu'hier, au village d'Acuna, il a proféré contre moi les menaces les plus terribles... Je vous le déclare, Sire, si cet homme ne meurt, je suis exposé en tous lieux, et dans votre palais même, à recevoir un coup mortel de sa main.

LE ROI.

Ah! tout change alors!... J'avais le droit de pardonner quand il ne s'agissait que de ma vie; il s'agit de la vôtre, Benavidès, je dois punir.

BENAVIDÈS.

Vous signerez donc l'arrêt de mort de Nugnez?

LE ROI.

En même temps que la grâce de Carvajal.

(*Entre un page apportant un plateau avec un flacon et des verres.*)

LE ROI.

Que veux-tu, Juanito?

LE PAGE.

Sire, madame la comtesse...

LE ROI.

Je vais la rejoindre.

LE PAGE.

Votre Majesté daigne-t-elle goûter de ce vin?

LE ROI.

Donne.

LE PAGE, *à Benavidès.*

En offrirai-je à votre seigneurie?

BENAVIDÈS.

Verse. (*à part.*) La liberté et les honneurs à Carvajal... non pas; d'abord le cachot et la potence à Nugnez.

LE ROI.

Que dites-vous, Benavidès?

BENAVIDÈS.

Que jamais les treilles des coteaux de l'Andalousie n'ont produit un philtre plus exquis que ce Valdépénas!

(*Entre Zudiga; il est habillé en gentilhomme et porte un masque.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZUDIGA, *masqué.*ZUDIGA, *au fond.*

C'est vainement que j'ai parcouru les salons; parmi tous ces masques je n'ai pu reconnaître le roi. Grâce à Dieu! que vois-je? C'est lui... lui...

LE ROI.

Page, présente un verre à ce seigneur qui s'approche... (*à Zudiga.*) Qui que tu sois, le roi t'invite à boire avec lui.

(Mouvement de Zudiga.)

LE ROI.

Eh bien! mon gentilhomme, n'acceptez-vous pas l'invitation du roi? (*Zudiga prend un verre.*) et en l'acceptant n'y joignez-vous aucun vœu pour le roi qui vous invite?

ZUDIGA.

Je souhaite, Sire, que si jamais un homme vous sauve la vie, vous soyez reconnaissant pour le service qu'il vous rend!

LE ROI, *bas à Benavidès.*

Vous entendez, Benavidès... ce seigneur me flatte... il fait allusion à ma conduite envers vous... Venez, et n'en voulez pas à la comtesse de s'intéresser à ce Carvajal.

BENAVIDÈS, *en s'éloignant avec le roi.*

Comment! Sire; elle ne serait pas femme si elle

ne s'intéressait pas à un proscrit. Un dernier ordre à donner, et je suis Votre Majesté.

(*Le roi sort.*)

BENAVIÈS, *appelant.*

Pedro... Pedro?... (*Pedro paraît.*) (*Benaviedès lui parle bas.*) Tu as compris... que tout soit prêt dans une heure, au moment du festin.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ZUDIGA, *seul.*

Oh! pourquoi m'a-t-il accueilli avec ce sourire de bonté qui m'a couvert de honte?... Devant tant de courtoisie et d'abandon, devant cette poitrine qui s'offrait sans défense à mes coups, ma main a laissé échapper mon poignard, et je suis resté immobile et fasciné devant lui.

SCÈNE VIII.

ZUDIGA, DON CRISTOVAL, DON MANUEL,
SEIGNEURS.

D. CRISTOVAL.

Pour moi, je ne m'attendais guère à pareille compagnie : les envoyés maures dans le bal du roi de Castille, à Valence !

ZUDIGA, *se levant tout à coup.*

Les envoyés maures ici!... dans ce bal ! O mon Dieu ! fais que ces gentilshommes me comprennent.

D. CRISTOVAL.

Nous venons de former un complot, moi et ces gentilshommes... Nous attendons ici, dans un moment, les envoyés du calife... Nous nous proposons de gagner leur argent au jeu... Nous avons des dés... Et vous, mon cavalier, voulez-vous aussi prendre part à notre complot pour venger l'honneur national ?

ZUDIGA.

L'honneur national ! Est-ce avec des dés qu'il convient que l'honneur national soit vengé. Et ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait au champ clos une lice meilleure que la table d'un tapis vert ?

D. CRISTOVAL.

Quel est celui de nous qui n'aimerait mieux, mille fois mieux, les rencontrer les armes à la main !

TOUS.

Certainement, certainement.

ZUDIGA, *apercevant les Maures qui arrivent.*

Eh bien ! messeigneurs, vous allez être satisfaits. Voici les envoyés maures ! Approchez, sei-

gneurs sarrazins. La fête est belle, n'est-ce pas, et les lumières vives ? mais vous avez eu tort de quitter la salle du bal, où des visages rians vous accueilleraient, pour venir trouver ici des hommes que vous ne devez rencontrer que sur un champ de bataille.

HAMET-EL-ZEGRI.

Que veux-tu dire ?

ZUDIGA.

Je veux dire que devant Dieu et devant toi j'affirme que le tribut que tu viens réclamer est de ta part une exigence audacieuse, et de la nôtre une faiblesse impie!... Je prétends que ce tribut ne soit pas légué par nous à nos neveux comme un héritage de honte!... Je dis qu'il est temps qu'en Castille les femmes en appellent au courage des hommes, et les hommes au fer des épées!... Je veux que ce tribut soit aboli!... je m'en déclare l'ennemi!... Je suis prêt à combattre quiconque en est l'adhérent!... Et puisque c'est toi, Hamet-el-Zegri, toi, très noble Kaïd, toi qui viens l'exiger... c'est à tes yeux que je fais ma protestation, c'est à tes pieds que je jette mon gantelet !

HAMET-EL-ZEGRI, *le ramassant vivement.*

Qu'un Maure soit donc plus prompt à accepter le combat qu'un chrétien n'est prompt à l'offrir !

D. CRISTOVAL.

Mais il ne sera pas dit qu'un Castillan quel qu'il soit me surpasse en courage... Quel est le Sarrazin qui ramasse mon gant ?

(*Il le jette.*)

UN ENVOYÉ MAURE, *le ramassant.*

Me voici !

LES SEIGNEURS CASTILLANS, *jetant leurs gantelets.*

A nous aussi des ennemis !

LES ENVOYÉS MAURES, *les ramassant.*

Nous voilà !

D. CRISTOVAL.

Maintenant, que Dieu décide de la victoire... Mais que ce combat ait lieu sans que le roi l'apprenne... le roi le défendrait !

ZUDIGA, *tirant son épée.*

Que ce combat ait donc lieu à l'instant même !

LES SEIGNEURS CASTILLANS, *tirant leurs épées.*

A l'instant !

LES ENVOYÉS MAURES, *tirant leurs épées.*

Nous sommes prêts !

(*Le roi entre.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI, TOUS LES INVITÉS.

LE ROI.

Arrêtez !

LES SEIGNEURS.

Le roi !

LE ROI.

Arrêtez, vous dis-je ! Je vous l'ordonne, moi, le roi. (*Tous s'arrêtent.*) Vous comprenez étrangement, messeigneurs, les devoirs que l'hospitalité impose. C'est choisir pour le duel un singulier moment, une nuit de bal ; c'est prendre pour champ de bataille un étrange terrain, mon palais ! Si la loyauté de Ferdinand IV était moins connue, vous donneriez droit aux ambassadeurs du calife de supposer que le roi de Castille ne les a invités à la fête que pour les attirer dans une embuscade. Messeigneurs, vous êtes tous coupables du crime de lèse-majesté, vous avez outragé les hôtes du roi.

D. MANUEL.

Sire, le motif qui nous guidait hors de la présence de Votre Majesté était du moins noble et grand : l'abolition de cet infamant tribut...

LE ROI.

Quand il plaira à notre volonté royale que la Castille rejette ce tribut, nous saurons signer une déclaration de guerre au calife ; mais je n'accorde pas plus à ma noblesse qu'à mon peuple le droit de rayer ma signature des traités, quels qu'ils soient, et de me faire trahir ma parole. Messeigneurs, vous avez manqué à la foi jurée en votre nom par le roi, je dois vous punir tous ; remettez-moi vos épées.

HAMET-EL-ZEGRI.

Sire, permettez-moi d'implorer la grâce de ces gentilshommes. Trop de valeur les a entraînés peut-être trop loin... mais il suffit pour l'honneur de mon maître que vous ayez rétracté la provocation de votre noblesse, il suffit pour notre honneur que les plus vaillants guerriers de l'Espagne nous aient crus dignes de nous mesurer avec eux. Sire, grâce pour tous.

LE ROI.

Je vous l'accorde, Hamet-el-Zegri ; j'oublie les noms de ceux que je vois, je ne force pas les autres à ôter leurs masques. Pourtant mes gentilshommes vous doivent une réparation ; que ce soit en entrechoquant les coupes que l'inimitié s'apaise ! La salle du banquet vous attend.

HAMET-EL-ZEGRI.

Que la volonté de notre hôte soit faite !

(*Ils sortent tous, excepté Zudiga.*)

SCÈNE X.

ZUDIGA, seul.

(*Interdit, il prend son poignard et court au fond, comme décidé à assassiner le roi... mais en apercevant les drapeaux suspendus à la porte du fond il recule comme épouvanté.*)

Qu'ai-je vu ?... Ces drapeaux triomphants, c'est moi qui les ai apportés, c'est moi qui les ai pris !... Est-ce donc sous ces trophées de gloire que j'irais me souiller d'un crime !... Non... (*revenant en scène.*) Marcella, ma sœur, pauvre femme !... Je te sauverai de la honte sans que la honte retombe sur moi !... Mais tu ne mourras pas seule ; à nous jadis le même berceau, à nous maintenant la même tombe... Au couvre-feu, t'avais-je dit, et voilà que le jour se lève et que ces mécréants vont se rendre dans ta cabane... Ah ! sortons de ce palais éblouissant, de ce palais maudit... sortons, car te faire attendre, c'est te faire souffrir... (*Il va pour sortir.*) Que vois-je ? lui ! Ferdinand de Castille !... déjà il a pu quitter la salle du festin... Je veux le fuir, il s'offre à ma vue !... Oh ! qu'il me fasse, que résoudre ?... Que l'enfer décide. (*Il se cache dans les bosquets.*)

SCÈNE XI.

BENAVIDÈS, portant le costume du roi et couvert d'un masque ; DONA INÈS, portant aussi son masque ; ZUDIGA.

BENAVIDÈS, très vivement.

Ce masque importun, ce masque maudit va-t-il toujours vous rendre invisible et me rendre malheureux ?

D. INÈS.

Sire, que je rentre ! Permettez...

ZUDIGA.

C'est une femme !...

BENAVIDÈS, la faisant asseoir près de lui dans un bosquet.

C'est le roi, dona Inès, qui vous demande une audience ! N'accordez-vous pas, ma belle vasale, une audience à monseigneur le roi ? (*à part.*) Elle reste... oh ! je réussirai !...

D. INÈS.

Dieu me pardonnera-t-il de vous écouter ? pourrai-je me le pardonner moi-même ?

BENAVIDÈS.

Que puis-je dire qui vous offense ?... que vous êtes belle... et que je suis heureux... Oh ! moins heureux sur mon trône qu'assis auprès de vous !

ZUDIGA.

Il lui parle d'amour !...

D. INÈS.

Sire, je ne saurais rester !... Mon mari !...

BENAVIDÈS.

Est-ce cette crainte qui vous importune? N'ai-je pas toujours à ma disposition des gouvernements dans les Algarves?...

D. INÈS.

Sire, vous avez la couronne de roi et l'épée de chevalier; à ces deux titres j'invoque votre honneur: laissez-moi vous fuir!

BENAVIDÈS.

Restez encore... restez, de grâce!

ZUDIGA.

Que Dieu te soit en aide, roi Ferdinand! Ce n'est pas ta maîtresse qui s'enfuit, c'est ton assassin qui s'approche.

D. INÈS.

Sire...

BENAVIDÈS.

Eh bien! comme prix de votre liberté, que je voie votre visage!

D. INÈS, *se démasquant.*

J'obéis.

ZUDIGA.

Qu'ai-je vu?... dona Inès!... la femme de mon général!...

BENAVIDÈS.

Que vous êtes belle! Mais maintenant vous êtes plus captive qu'avant! car je vous aime plus que jamais!

(Il la prend dans ses bras.)

ZUDIGA, *haut et prenant son poignard.*

Tremble, Ferdinand de Castille!

BENAVIDÈS, *se levant.*

Cette voix près de nous!... Un homme!...

D. INÈS, *se levant.*

Sire, je suis perdue!... J'étais démasquée! cet homme a vu mon visage!

BENAVIDÈS, *tirant son épée.*

Cet homme alors ne reverra pas la lumière! En garde, seigneur curieux!

ZUDIGA, *laissant tomber son poignard et tirant son épée.*

Ce n'est donc plus un assassinat! c'est un duel!... En garde, seigneur roi!

(Ils se baillent.)

D. INÈS.

Sire, que faites-vous?... Au secours!... qu'on vienne! Hâtons-nous d'appeler au secours!

(Elle s'élance dans la salle du bal; au même moment Benavidès tombe.)

BENAVIDÈS, *par terre.*

Ah! blessé!... ah!... ah!... je meurs!

ZUDIGA.

Mort! Je l'ai tué!... A moi de mourir infâme!... à toi, ma sœur, de vivre pure!

(Il sort vivement par une des allées de côté.)

SCÈNE XII.

LE ROI, DON MANUEL, DON CRISTOVAL D'ASTORGA, DAMES ET GENTILSHOMMES invités.

LE ROI.

Qu'a voulu nous apprendre dona Inès? Que se passe-t-il?

D. CRISTOVAL.

Dona Inès s'est évanouie en apercevant Votre Majesté; impossible de l'interroger! Mais voici des lumières!

(Entrent des valets apportant des torches.)

LE ROI, *s'approchant du cadavre.*

Qui vient d'être assassiné? Soulevez ce masque.

D. CRISTOVAL, *obéissant.*

Benavidès!

TOUS LES INVITÉS.

Benavidès!

LE ROI.

Benavidès!... lui, lui, mort... Mais le coupable... cherchez, cherchez partout... Ici, aucun indice?...

D. MANUEL, *ramassant le poignard de Zudiga.*
Ce poignard!

LE ROI.

Donnez, donnez... Mais le coupable... il doit être encore dans ce palais... Allez, messeigneurs, qu'on le cherche partout... qu'on le trouve... Pauvre Benavidès!... Messeigneurs, il m'avait sauvé la vie; je jure de venger sa mort!

(Agitation. Tableau.)



ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la cabane de Zudiga.

SCÈNE I.

ZUDIGA, NUGNEZ.

ZUDIGA, précédant Nugnez.

Venez, suivez-moi, vous allez tout apprendre. Ici je puis m'asseoir, car mes genoux se débent sous moi!

(Il tombe sur une chaise.)

NUGNEZ.

Eh bien ?

ZUDIGA.

Je l'ai tué!

NUGNEZ.

Mort!... Mon père est vengé!

ZUDIGA.

Oui, je l'ai tué... au milieu d'un hal, d'une fête, pendant qu'il adressait à une femme des paroles d'amour... Il s'est cru offensé par la présence d'un importun, il a tiré son épée, il s'est jeté sur moi...

NUGNEZ.

Oh! si je l'avais pu prévoir, je n'aurais pas emprunté ton bras. Mais cet honneur qu'il t'a accordé à toi, il me l'a refusé, et, brisant son épée, il est resté devant moi sans défense et sans armes... Mais poursuis, continue... Alors...

ZUDIGA.

Alors, je ne sais comment cela s'est fait, mais le pommeau de mon épée s'est trouvé tout à coup dans ma main...

NUGNEZ.

Achève... dis ?

ZUDIGA.

Que faut-il donc que je vous dise encore? Il est mort, cela doit vous suffire... Terminons ensemble au plus tôt... votre présence me pèse... J'ai accompli le pacte de mon côté, à vous à l'accomplir du vôtre... Mille dinars d'or; vous me les devez, où sont-ils ?

NUGNEZ.

Les voilà!

(Il jette une bourse sur la table.)

ZUDIGA.

C'est bien... Maintenant sortez de ma maison, vous dont je ne veux pas savoir le nom, dont je ne veux pas me rappeler les traits; emportez avec vous le souvenir de l'action que j'ai commise et le remords qui doit troubler ma vie.

NUGNEZ.

Le remords ne peut atteindre le cœur d'un fils qui venge son père. Encore une fois, merci, soldat. Adieu. (Il va pour sortir; on entend un grand tumulte dans le lointain et des cris qu'on a peine à distinguer.) Quel est ce bruit? ce tumulte?...

ZUDIGA.

Ah! sans doute le peuple qui a appris le meurtre du roi et qui cherche le coupable pour le maudire et le venger.

(Nouveaux cris de vive le roi!)

NUGNEZ.

Non, ce ne sont pas des cris de vengeance. (Les cris se rapprochent et l'on entend: Vive le roi!) Vive le roi! Entends-tu, entends-tu?... Soldat, tu m'as trompé; Ferdinand de Castille n'est pas mort!

ZUDIGA.

Que dis-tu?... En effet, ces cris, d'où viennent-ils?... Non, ce n'est pas possible!... Le remords, l'épouvante font bourdonner ces sons à mon oreille!

(On entend crier Vive le roi! une troisième fois plus près qu'auparavant.)

NUGNEZ.

Ecoute ces cris; ce n'est pas ton épouvante qui te les fait entendre, c'est le peuple qui les pousse. Regarde à cette fenêtre, regarde! c'est le roi qui passe.

ZUDIGA.

Il vit, il vit encore... Oui, ce sont ses pages, ses gentilshommes... C'est lui, c'est bien lui!

NUGNEZ.

Tu me trompais donc ?

(Il s'empare de la bourse.)

ZUDIGA.

Cet or, tu le reprends ?

NUGNEZ.

As-tu tué Ferdinand de Castille ?

ZUDIGA.

Je doute encore malgré ce que je viens de voir; car c'est lui, c'est bien lui dans le cœur duquel j'ai enfoncé mon épée.

NUGNEZ.

C'est pourtant lui qui vient de passer aux cris de tout son peuple! Soldat, la ruse est trop grossière; elle m'explique tes hésitations et tes re-

mords prématurés. Mais Dieu n'a pas permis que je perdisse cet or qui est destiné à la vengeance de mon père; je l'emporte avec moi pour la faire accomplir. Adieu.

ZUDIGA.

Tu ne sortiras pas! tu ne sortiras pas que cet or ne soit en mon pouvoir! Quoique je ne m'explique pas ce que nous venons de voir ensemble, je l'ai gagné, cet or, il me le faut... C'est l'heure où les envoyés maures vont venir prendre ma sœur; il me faut mille dinars d'or... On vient de ce côté, entends-tu? Ce sont eux peut-être... Allons, ta vie ou ton or. Défends-toi!

(Il tire son épée; Nugnez est près de tirer la sienne, lorsque la porte s'ouvre; paraît Alorza et des soldats. Tous deux s'arrêtent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ALORZA, SOLDATS.

ALORZA.

Zudiga, fais préparer ta sœur pour le départ; les envoyés maures me suivent.

ZUDIGA.

Déjà!

NUGNEZ.

Seigneur capitaine, est-ce bien le roi de Castille qui vient de passer de si bonne heure par ce village?

ALORZA.

C'est lui-même. Il se rend à Notre-Dame-du-Rosaire afin de prier pour le salut de l'âme de son Beltran Benavidès.

NUGNEZ.

Benavidès!... Il est mort!

ALORZA.

Il a été assassiné cette nuit pendant la fête au palais du roi.

ZUDIGA.

Assassiné!

ALORZA.

Oui. Il avait pris le costume du roi pour tromper, par ce déguisement, une dame de la cour, et l'on a cru frapper sans doute Ferdinand de Castille.

ZUDIGA, à part.

C'était donc lui!

ALORZA.

Mais on croit avoir découvert l'assassin et l'on a déjà envoyé à sa poursuite.

ZUDIGA.

On connaît l'assassin, dites-vous?

ALORZA.

Oui, c'est un homme qui, le matin même, avait tiré l'épée contre le grand-justice.

NUGNEZ.

Que dit-il? (*haut*) Et qui a pu vous faire supposer...

ALORZA.

L'arrêt de mort de cet homme allait être signé; on l'a trouvé sur le cadavre de Benavidès.

NUGNEZ, à part.

Il se pourrait!

ALORZA.

On a en outre ramassé le poignard de l'assassin qu'il avait sans doute laissé tomber dans la lutte.

ZUDIGA, regardant à sa ceinture, à part.

Mon poignard!... c'est vrai.

ALORZA.

Voici les envoyés maures.

ZUDIGA.

Les envoyés maures! Plus d'espoir.. et ma sœur... (*désignant une porte.*) elle est là, ils vont la prendre...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HANET-EL-ZEGRI, SUITE.

HANET-EL-ZEGRI.

Zudiga, voici le jour; j'ai accompli ma promesse, je viens te sommer de remplir la tienne. Mille dinars d'or ou Marcella.

NUGNEZ, à part.

Marcella!

ZUDIGA.

Marcella! ma sœur!

NUGNEZ.

Marcella est ta sœur!... Tiens, tiens, prends ces mille dinars d'or, jette-les aux Maures, et que Marcella ne quitte pas sa chaumière pour le harem de Cordoue. (*Il lui donne la bourse. A part.*) Oui, en effet, cette chaumière.. Je me reconnais maintenant. Je saurai me venger moi-même; il fallait d'abord la sauver.

HANET-EL-ZEGRI, qui a reçu la bourse.

Le tribut est payé, gloire aux vrais croyants!
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ZUDIGA, NUGNEZ.

ZUDIGA.

Oh! à genoux maintenant, à genoux devant toi qui as sauvé l'honneur de ma famille! A toi maintenant mon sang goutte à goutte, ma vie à chaque heure!

NUGNEZ.

Relève-toi, ami, ce que j'ai fait j'ai dû le faire;

c'est un élan du cœur qui ne mérite aucun éloge. Maintenant à toi à me rendre un service. Ecoute. Tu ne sais pas qui je suis, personne ne le sait en Castille; le nom obscur de Nugnez est celui sous lequel je me cache, mais je porte sur moi les seuls papiers qui pourraient révéler ma naissance. Ce qui vient de se passer me force d'ajourner mes projets; si, au milieu du tumulte qui nous environne, j'étais arrêté par les alguazils, ces papiers porteraient ma tête sur l'échafaud; je les dépose entre tes mains; jure-moi qu'ils n'en sortiront que pour rentrer dans les miennes. Un jour viendra, je l'espère, où je pourrai les réclamer; jusque-là garde-les comme le dépôt d'un ami.

ZUDIGA, *prenant les papiers.*

Je vous le jure!

NUGNEZ.

Adieu, Zudiga, je te quitte pour toujours peut-être.

ZUDIGA.

Restez, restez dans ma cabane; ici vos jours sont en sûreté.

NUGNEZ.

Et si l'on découvre ma retraite, la mort sera ton partage; pour m'avoir donné asile, la mort! Et Marcelle, ta sœur, dont tu es le seul appui... tu dois vivre pour elle, Zudiga... Adieu, il faut que je parte sans entraîner personne dans ma chute... Adieu!

(Il va pour sortir, Marcelle s'élançe et le retient.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MARCELLA.

MARCELLA.

Arrête, arrête, Nugnez... la place est couverte de soldats, la mort l'attend peut-être, tu ne sortiras pas!

NUGNEZ.

Marcella, que fais-tu?

ZUDIGA, *à part.*

Ce langage... ils se connaissent donc!

MARCELLA.

Tu ne sortiras pas, te dis-je... Oui, quand cette nuit j'ai écouté tes paroles et suis restée sans défense, c'est que ce matin je croyais être emmenée captive et que j'avais juré de ne pas entrer vivante à Cordoue... Aujourd'hui je serais morte, il n'y a plus de honte pour les morts. Voilà pourquoi j'ai cédé à tes prières.

ZUDIGA.

Quoi! cet homme...

MARCELLA, *tombant à genoux.*

Ah! mon frère, je l'avais oublié!...

NUGNEZ.

Écoute, Zudiga...

ZUDIGA, *passant entre eux.*

Silence tous deux! Moi seul ai droit de parler ici, car je remplace notre père; je suis votre juge, et je prononce. (*à Nugnez.*) Vous ne sortirez d'ici que pour conduire ma sœur à l'autel.

NUGNEZ.

Eh quoi! des menaces...

ZUDIGA.

Infamie!... Et moi qui dans ma naïve loyauté croyais que cet homme s'était laissé attendre à mes prières et à mes larmes pour ma sœur, moi qui en reconnaissance... allais lui sauver la vie et le remercier encore... Et ce n'était pas pour sauver l'honneur de la jeune fille qu'il a donné ces mille dinars d'or! c'était pour conserver sa maîtresse, c'était pour l'acheter après l'avoir flétri!... Et cette nuit, cette nuit, pendant que je me faisais meurtrier, pendant que je versais le sang d'un homme pour gagner cet or qui devait sauver ma sœur de la flétrissure du sérail, tu la déshonorais!

NUGNEZ.

Ecoute, Zudiga: tu me demandes mon nom pour ta sœur, mais ce nom le connais-tu?... Sais-tu si je puis le lui donner sans danger pour elle et pour toi-même? Tu ne sais pas qui je suis.

ZUDIGA.

Tu es celui qui a séduit ma sœur, voilà ce que je sais; tu es celui qui va l'épouser, voilà ce que je dis. Quant à ton nom, tu oublies que je puis le savoir à l'instant même. Ces papiers que tu m'as remis en dépôt constatent ta naissance, dis-tu?... Eh bien! ce dépôt, je le viole ici devant toi. Tu es malgré toi de ma famille maintenant; il n'est plus de secret pour moi; je veux savoir comment appeler celui qui va devenir mon frère ou quel nom je dois maudire et flétrir. (*lisant rapidement.*) Don Alphonse Carvajal, duc d'Olmedo, grand d'Espagne...

MARCELLA.

Malheureuse!... grand d'Espagne, duc d'Olmedo... Et moi, moi la fille d'un laboureur, la sœur d'un soldat!... Ah! mon frère, laisse cet homme; la lutte est insensée; tu ne peux, tu ne dois pas...

ZUDIGA.

Quelque illustre que soit votre nom, je le réclame pour ma sœur comme je l'aurais réclamé quelque obscur qu'il pût être.

NUGNEZ.

Mais quand je consentirais, en foulant aux pieds tous les préjugés de la naissance et de la fortune, sais-tu ce que je lui apporterais en dot? la mort, la mort sur un échafaud; car ma tête est mise à prix en Castille; la mort qu'elle partagerait avec moi, avec toi-même; car la loi punit ainsi quiconque donne asile à un Carvajal, et

Carvajal est sous votre toit. Crois-tu d'après cela qu'on épargnerait son épouse ?

ZUDIGA.

Grand Dieu !... Marcella... ma sœur, marcher à l'échafaud !... Mais pourtant, monseigneur, elle est déshonorée !

(Ici on entend un grand tumulte en dehors.)

MARCELLA.

Silence ! écoutez ! Ce bruit... il m'épouvante malgré moi.

(Bruit de trompette.)

UN CRIEUR, en dehors.

Gloire à Dieu ! honneur au roi ! salut à tous ! Ferdinand IV, roi de Castille, fait savoir à tous présents et à venir qu'il lui plait dans sa clémence royale de rendre ses biens et ses titres à don Alphonse Carvajal, dont le père fut exécuté pour rébellion ouverte envers son prince légitime. Don Alphonse Carvajal redevient duc d'Olmedo, grand de Castille, et suzerain de cinq cents villages. Gloire à Dieu ! honneur au roi !

MARCELLA.

Grand Dieu !

ZUDIGA.

Eh bien ! monseigneur, maintenant vous êtes libre, maintenant vous pouvez lui rendre l'honneur sans danger pour elle...

(Il lui rend les papiers.)

NUGNEZ.

Maintenant je ne suis plus proscrit, et je suis le plus puissant seigneur de Castille. Grâce à la clémence du roi j'ai recouvré mes titres, mes biens et ma puissance, et j'ai devant moi la fille d'un laboureur qui réclame mon nom.

MARCELLA.

Tout est perdu !

NUGNEZ.

Eh bien ! cette clémence du roi de Castille, je ne l'accepte pas : elle est tachée du sang de mon père ; ce pardon humiliant, je le repousse : il sort de la tombe de ma famille.

MARCELLA.

Que dit-il ?

NUGNEZ.

Et cette femme, cette femme, je l'aime plus que ma vie... Mais je n'en suis pas moins don Alphonse Carvajal auquel on impose la grâce ; et, pour que mon mariage avec Marcella soit possible, il faut que notre rang soit égal. Point d'opprobre pour elle, mais point de mésalliance pour moi. Je suis le dernier de mon nom et de ma race, mais j'ai de l'orgueil comme le Cid et de la noblesse comme le roi ; plutôt que de déroger, que mon nom périsse ! Voilà les seules preuves de ma naissance, mes seuls titres de famille... je les anéantis... (Il les brûle.) Adieu, mes tours héréditaires, ma toque de grandesse, mon sceptre de suzerain... un du-

ché, cinq cents villages, le nom de mon père pour l'honneur et l'amour de Marcella.

MARCELLA, courant à lui.

Mon ami ! mon époux !...

ZUDIGA.

Mon frère !

MARCELLA.

Nugnez !

NUGNEZ.

Oui, c'est désormais mon seul nom ; époux de Marcella la belle, frère de Zudiga le brave, mon seul titre, mon seul espoir !...

MARCELLA.

Mon époux, mon frère... Oh ! rien ne manque à mon bonheur... Désormais, tous trois inséparables... Un avenir de tendresse et d'amour !...

(Ici on frappe violemment à la porte.)

MARCELLA.

Grand Dieu ! qui peut frapper ainsi ?

ALVAREZ, en dehors.

Ouvrez, au nom du roi de Castille, ouvrez à l'alguazil mayor !

MARCELLA, ZUDIGA, NUGNEZ.

L'alguazil mayor !...

ALVAREZ, de même.

Nugnez, l'assassin de Benavidès est ici ; il faut nous le livrer à l'instant.

ZUDIGA.

Que disent-ils ?... Nugnez, vous l'assassin de Benavidès !...

NUGNEZ.

Moi-même, c'est moi qu'on accuse. J'aurais dû me reconnaître aux paroles qu'a prononcées ce matin ce capitaine des gardes.

MARCELLA.

Et ses titres qu'il vient de brûler !... Et nul moyen de fuite !...

NUGNEZ.

Malheur !... J'ai éteint mon nom par orgueil, et sous celui qui me reste je retrouve l'infamie et la mort !

ZUDIGA.

Non, frère, non ; le nom de Nugnez ne sera ni ensanglanté ni flétri. C'est le nom de l'époux de ma sœur ; je le sauverai de l'infamie. (allant à la porte et ouvrant brusquement.) Que voulez-vous ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALVAREZ, SOLDATS.

ALVAREZ.

Arrêter le meurtrier du grand-justice qui s'est réfugié dans cette maison.

ZUDIGA.

Le meurtrier du grand-justice... c'est moi.

ALVAREZ.

Toi ?

MARCELLA.

Mon frère !

ZUDIGA.

Voyez; vous tenez à la main le poignard qui a été ramassé près du corps de la victime; voici le fourreau de cette arme; toute l'armée vous dira qu'elle m'appartient. Ce costume, je le portais cette nuit au bal, tout le monde le reconnaitra. C'est moi, vous dis-je, qui ai tué Benavidès.

MARCELLA.

Mon frère!...

NUGNEZ, l'arrêtant.

Zudiga! Zudiga! je ne puis souffrir!...

ZUDIGA, entraînant Nugnez sur le devant.

Nugnez, elle est déshonorée tant qu'elle ne sera pas ta femme; épouse Marcella, c'est ton premier devoir. J'avais donné mon honneur pour sauver le sien; maintenant ce n'est que ma vie. Ne me plains pas, frère, ne me plains pas. (aux soldats.) Partons.

(Il sort avec les soldats.)

MARCELLA.

Mon frère!... Il n'est pas coupable!... Mon frère!...

NUGNEZ.

Marcella, dans une heure ton époux, dans deux au palais du roi.



ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la salle du trône.

SCÈNE I.

LE ROI, DON MANUEL, DON CRISTOVAL, CONSEILLERS DE LA COURONNE, ZUDIGA, GARDES.

(Au lever du rideau le roi est sur son trône, les seigneurs sont groupés autour formant une cour de justice, Zudiga est debout devant eux.)

LE ROI.

Ainsi tu refuses d'avouer le motif qui t'a fait introduire sous ce déguisement au palais ?

(Zudiga garde le silence.)

D. MANUEL.

Prends garde, soldat; nous avons à Valence une salle de tortures et un tourmenteur.

ZUDIGA.

Il est des secrets qu'on ne peut tirer du sein de la nature; il en est d'autres qu'on ne peut arracher du cœur des hommes.

D. CRISTOVAL.

Mais quand tu as commis le crime, était-ce le roi ou Benavidès que tu croyais assassiner ?

ZUDIGA.

Je n'ai voulu assassiner personne, messeigneurs; j'ai combattu à armes égales.

LE ROI.

Mais ne savais-tu pas que c'était crime de lèse-majesté que de se battre dans le palais du roi ? ne savais-tu pas que la loi défend aux soldats de se mesurer avec un noble, et que tout soldat qui commet ce crime doit avoir le poing coupé et perdre la vie ?

ZUDIGA.

Je le savais.

LE ROI.

Et pourquoi l'as-tu fait alors ?

ZUDIGA.

Sire, à toutes vos questions je ne puis répondre qu'une chose: J'ai tué Benavidès, et ne l'ai pas assassiné.

D. MANUEL.

Sire, c'est abuser de la patience de Votre Majesté qui a voulu présider ce Conseil elle-même pour mieux éclairer cette affaire. Cet homme, que l'on nous dit brave sur le champ de bataille, se sera cru victime de quelque injustice et en voulait à vos jours ou à ceux de Benavidès. C'est lui qui a commis le crime; tout le prouve, il l'avoue lui-même. Sans chercher de plus grandes lumières, votre bonne noblesse vous prie par ma voix de faire justice entière du meurtrier de Benavidès.

LE ROI.

Ainsi soit!

D. CRISTOVAL.

Sire, à défaut d'autres juges, le Conseil suprême de Castille a été appelé à prononcer dans cette affaire; il est de mon devoir de rappeler à Votre Majesté qu'elle ne peut que ratifier la sentence. C'est donc aux termes de nos privilèges, inscrits au livre d'or, que je réclame de vous le serment que les rois vos prédécesseurs ont toujours prêté en pareille circonstance.

LE ROI.

Ainsi soit! ai-je dit. (se levant et étendant la main.) Devant Dieu qui me voit, devant le Con-

seil qui m'entend, je jure de ne pas faire grâce au coupable quel qu'il soit, le premier de ma noblesse ou le dernier de mon peuple. Le Conseil se retire et dans peu fera connaître sa sentence.

(Il sort avec les seigneurs.)

SCÈNE II.

ZUDIGA, ALORZA, GARDES.

ZUDIGA.

La mort sans infamie, ô mon Dieu ! et je te bénirai encore... Ma sœur !... elle est heureuse... Il l'aime, ce Nugnez, puisqu'il lui a sacrifié ses titres et sa noblesse... Que je meure sans la revoir s'il le faut, et que le bruit de ma mort ne vienne pas attrister son bonheur !

MARCELLA, en dehors.

Mon frère ! mon frère !...

ZUDIGA.

Cette voix ! C'est elle !...

(Marcella et Nugnez paraissent ; les gardes les arrêtent.)

MARCELLA, à Alorza.

C'est mon frère, monseigneur ! De grâce, permettez que je le voie !

(Sur un signe suppliant de Zudiga, Alorza laisse entrer Nugnez et Marcella.)

MARCELLA.

Mon frère !

NUGNEZ.

Zudiga !

ZUDIGA.

Marcella ! Nugnez !

(Il les presse sur son cœur.)

NUGNEZ.

Frère, j'ai fait ce que tu m'as prescrit hier quand tu t'es dévoué pour moi. Marcella est ma femme devant les hommes comme elle l'était devant Dieu. Maintenant mon premier devoir est rempli ; je remplirai le second, je te sauverai...

MARCELLA.

Nous arrivons à temps, n'est-ce pas ?... Le roi, où est-il ?... Que je le voie, que je l'implore !...

ZUDIGA, à part.

Malheureux !... Et ma sentence qu'on va venir prononcer ici devant elle... En la voyant j'avais tout oublié !... (haut.) Nugnez, emmène-la... ne restez pas un moment de plus dans ces lieux... Toi-même va-t-en... je t'en conjure.

MARCELLA.

Te quitter ?... jamais !

ZUDIGA.

Il le faut !

NUGNEZ.

Que va-t-il donc se passer ?.. Ton juge-

ment ?... je viens pour y assister .. pour te défendre et m'accuser s'il le faut...

ZUDIGA.

T'accuser ?... Quoi ! tu viens de jurer aux pieds des autels de lui consacrer ton existence, et tu parles d'aller l'offrir au bourreau ? Quoi ! le jour même de son mariage tu la ferais veuve ? Oh ! Nugnez, jure-moi de vivre pour elle si tu ne veux pas que je meure comme un damné, comme un lâche, en versant des larmes sur l'avenir qui l'attend.

MARCELLA.

Mon frère, mon frère ! je ne veux pas que tu meures !...

NUGNEZ.

C'est en vain que tu parles, que tu me supplies, je saurai bien...

ZUDIGA.

Tais-toi, ou je croirai que tu n'aimes pas Marcella... Ah ! cette sentence que je craignais tout à l'heure de voir prononcer devant elle, maintenant je la hâte de tous mes vœux.

NUGNEZ.

La sentence... déjà... Oh ! courons ! Je serai peut-être à temps encore...

MARCELLA.

Nugnez !

(Don Cristoval paraît.)

ZUDIGA.

Il est trop tard.

MARCELLA.

Oh ! mon Dieu !...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DON CRISTOVAL.

D. CRISTOVAL, lisant.

Le tribunal suprême de Castille, présidé par le roi, a condamné et condamne le nommé Zudiga, du village d'Acuna, à la peine de mort, pour avoir tué en duel le grand-justice don Beltran Benavidés, et ordonne suivant la loi que ledit Zudiga aura le poing coupé sur le lieu du supplice pour avoir osé croiser son épée contre celle d'un noble. La sentence sera exécutée à la sixième heure... (aux gardes.) Ramenez ce soldat dans sa prison pour qu'il se prépare à la mort.

ZUDIGA.

Remerciez le roi et le Conseil, monseigneur ; la sentence est équitable et non pas infamante... Nugnez, à vous à lui donner du courage... (aux gardes, en s'échappant des bras de Marcella.) Oh ! venez, venez, camarades ! entraînez-moi s'il le faut... car c'est ma sœur, et je pleure, j'oublierais que je suis soldat.

(Il sort.)

MARCELLA.

Mon frère ! mon frère !... Ils l'entraînent...

(à Alorxa qui lui barre le passage.) ils m'empêchent de le suivre... Oh! Nugnez, Nugnez, il faut le sauver, le sauver à tout prix! Une heure... il ne nous reste qu'une heure... Le roi, le roi, je veux le voir... le supplier, l'implorer... Oh! dans ce moment il me semble qu'il ne pourra résister à mes prières.

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors et des cris.)

MARCELLA.

Ah!... ces cris, entends-tu? C'est mon frère peut-être...

ALORZA.

Rassurez-vous, jeune fille; c'est don Amilcar d'Aranza qui revient de Tolède et que le peuple conduit en triomphe au palais.

MARCELLA.

Don Amilcar, le protecteur, le général de Zudiga... Oh! courons à ses pieds... il va voir le roi, lui, il lui parlera, il sauvera mon frère!...

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IV.

NUGNEZ, ALORZA.

NUGNEZ, à part.

Oui, cours, jeune fille; laisse-moi, ne pense qu'à ton frère, oublie ton époux; car ton époux va se perdre pour le sauver. (à Alorxa.) Seigneur capitaine, j'ai fait remettre au roi un écrit qui lui dévoile un grand crime; les moments sont précieux; par amour pour le roi lui-même, veuillez lui faire savoir que l'auteur du message est ici, qui attend pour être introduit en sa présence.

ALORZA.

J'y consens.

(Il sort.)

NUGNEZ, seul.

Dans cet écrit je lui dis tout excepté mon nom que je lui apprendrai moi-même; ce sera le prix de la grâce de Zudiga, s'il le faut, car maintenant je ne balance pas... le nom de Carvajal serait plus flétri par le sang de Zudiga, qui retomberait sur lui, que par le même échafaud sur lequel est monté mon père...

SCÈNE V.

ALORZA, LE ROI, NUGNEZ.

(Sur un signe du roi Alorza se retire.)

LE ROI.

Approchez... C'est vous qui m'avez fait remettre cet écrit?

NUGNEZ.

Oui, Sire.

LE ROI.

C'est un complot contre ma vie que vous venez me dénoncer; mais la révélation n'est pas entière, il y manque un nom.

NUGNEZ.

Je suis prêt à le dire et à mettre le coupable en votre pouvoir.

LE ROI.

Parlez, mon trésor est ouvert...

NUGNEZ.

De l'or!... Ce n'est pas pour de l'or que je dénonce un homme... je suis prêt à parler, mais en échange je demande la grâce de Zudiga.

LE ROI.

La grâce de Zudiga?

NUGNEZ.

Il n'est pas coupable, vous le voyez; c'est un autre bras qui a conduit le sien. Ce n'est pas pour de l'or qu'il agissait ainsi, c'est pour l'honneur de sa sœur, et c'était la vie de Votre Majesté qu'il avait promise, et non celle de Benavides.

LE ROI.

Mais, quel peut être cet homme qui soudoie un assassin pour se venger, tandis que je suis encore debout pour lui rendre justice?

NUGNEZ.

C'est qu'il est des actes si sanglants que les rois les plus puissants ne pourraient les réparer.

LE ROI.

Que voulez-vous dire?

NUGNEZ.

Que le pouvoir d'un roi ne saurait rendre à la vie un père tombé sous la hache, une mère massacrée, des frères égorgés...

LE ROI.

Silence! Tu m'as livré le nom que tu voulais me taire, il n'est qu'un seul homme dans les Espagnes qui ait à déplorer tant de malheurs: c'est don Alphonse Carvajal...

NUGNEZ.

Il est donc bien profondément enraciné dans votre mémoire, ce nom, seul héritier de tant de victimes...

LE ROI.

Maintenant c'est pour moi le nom d'un ingrat... Don Alphonse Carvajal m'accuse et voulait se venger de moi... (allant à un meuble, il l'ouvre et en tire un papier.) Regarde.

NUGNEZ, après avoir lu, à part.

Que vois-je?... la grâce de mon père!... (haut.) sa grâce avec le sceau de l'État, avec votre signature!

LE ROI.

Cette grâce fut signée à temps et n'arriva trop tard que par la faute de mon ministre.

NUGNEZ.

Benavides!.. Oh! j'aurais dû le deviner... mais justice est faite; il y a la main de Dieu dans tout cela... Ah! Sire, permettez qu'au nom de don Alphonse, j'abjure à vos pieds la haine qu'il vous avait vouée; pardonnez-lui... ou plutôt pardonnez au pauvre soldat qui ne fut que l'instrument du crime. Sire, grâce pour lui, grâce pour Zudiga!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DON AMILCAR, MARCELLA.

D. AMILCAR.

Oui, grâce pour lui, Sire; à Pennafiel il vous a sauvé la vie.

LE ROI.

A Pennafiel, dites-vous ?

D. AMILCAR.

Oui, Sire; ne pouvant le voir dans l'obscurité, vous lui remîtes un anneau qu'il me confia le soir même, et que j'ai gardé jusqu'à mon départ de Tolède; alors seulement je le lui ai rendu...

LE ROI.

Et cet anneau...

MARCELLA.

Il l'avait remis au grand-justice pour solliciter de vous les mille dinars pour le tribut.

LE ROI.

Benavidès!... Ainsi trompé, trompé encore... trompé de tous côtés...

D. AMILCAR.

Vous le voyez, Sire, Zudiga n'est pas coupable.

NUGNEZ.

Non... le coupable n'est pas le soldat de Pennafiel; le coupable, c'est le proscrit qui a guidé l'épée de Zudiga dans le cœur de Benavidès; le coupable, c'est le fils qui croyait venger son père; le coupable, c'est le gentilhomme qui est devant vous.

LE ROI.

Toi!...

AMILCAR et MARCELLA.

Lui!...

LE ROI.

Qui donc es-tu ?

NUGNEZ.

Je suis don Alphonse Carvajal, duc d'Olmedo, grand d'Espagne de première classe, et je me couvre devant le Roi.

(Il remet son chapeau qu'il avait ôté à l'entrée du roi.)

LE ROI.

Malheureux!... Mais j'ai renoncé au droit de faire grâce.

MARCELLA.

Ne le croyez pas, Sire, il ment. Ce n'est pas don Alphonse Carvajal. Demandez-lui des titres, des preuves; il n'en a pas...

LE ROI.

En effet, il me faut des preuves de ce que tu avances; il me faut des papiers qui constatent que tu es le dernier des Carvajal.

NUGNEZ.

Des preuves, je n'en ai plus; je les ai anéanties. Sire, je n'ai que ma parole, et je jure...

LE ROI.

Ta parole! Est-ce assez pour qu'on puisse te

condamner? est-ce assez pour qu'on puisse absoudre Zudiga?

(On entend sonner six heures.)

MARCELLA.

Six heures!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DON CRISTOVAL, DON MANUEL, et PLUSIEURS SEIGNEURS DU CONSEIL.

D. CRISTOVAL.

Sire, l'heure de la justice a sonné.

MARCELLA.

Sire, grâce pour mon frère!

NUGNEZ et AMILCAR.

Grâce!

LE ROI.

Grâce!... je ne le puis, je suis lié par un serment; j'ai juré au Conseil de ne pas faire grâce au coupable. Que le coupable soit Carvajal ou Zudiga, il faut au Conseil l'un de ces deux hommes. *(au Conseil.)* Je respecterai les privilèges du Conseil... mais, à son tour, il respectera les miens... Don Amilcar, suivez-moi.

(Il sort suivi de tous.)

SCÈNE VIII.

MARCELLA, NUGNEZ.

MARCELLA.

Que dit-il? l'un ou l'autre... mon frère ou toi! Toi, Nugnez, mon époux!

NUGNEZ.

Je suis seul coupable, je dois seul mourir.

MARCELLA.

Mourir! Et moi, que deviendrai-je si tu meurs? Suis-je condamnée à te survivre?

NUGNEZ.

Mais, tu viens de l'entendre, c'est moi ou ton frère. Ah! laisse-moi; on tarde trop à venir me prendre. Que je les appelle! que je sorte!

MARCELLA.

Ah! Nugnez, ne me quitte pas!

NUGNEZ.

Marcella, je t'en supplie, moins d'amour, moins de larmes! Tu déchires mon cœur et le brises... Un mot, une larme de plus, et tu m'ôtes tout mon courage; la douleur de te quitter sera si poignante qu'elle me rendra faible comme un lâche... L'échafaud se dresse pour un Carvajal; je ne veux pas être un lâche!... *(Il s'échappe de ses mains et court à la porte.)* Prisonnier!...

MARCELLA.

Prisonnier! ils vont donc venir?...

NUGNEZ.

Oh! qu'ils se hâtent, qu'ils se hâtent! car le supplice est ici près de toi qui m'aimes et qui pleures, moi qui t'aime et qui vais mourir...

MARCELLA.

Nugnez... Nugnez... par pitié!... Oh! mon Dieu!
(On entend un bruit lointain.) On approche
 de ce côté... ils vont t'emmener peut-être...
(Elle l'entoure de ses bras.) Oh! Nugnez!

NUGNEZ.

Écoute... Ce n'est pas de ce palais que vient
 le bruit... c'est sur la place publique.

MARCELLA.

Une marche funèbre... Entends-tu, entends-
 tu?

NUGNEZ, regardant au dehors.

Zudiga! Zudiga! C'est lui! il marche à la
 mort! *(à la fenêtre.)* Arrêtez! arrêtez! C'est
 moi seul qui suis coupable, moi qui réclame...
 Ils ne m'entendent pas... Ce sanglant cortège
 continue froidement sa marche

MARCELLA, à la fenêtre.

Je ne puis rien voir, rien distinguer... ma vue
 se trouble, mes yeux sont couverts d'un voile de
 sang!

(On entend dans le lointain des cris de Vive le roi!)

NUGNEZ et MARCELLA.

Mort!...

NUGNEZ.

Oui, ce cri d'amour et de respect, le peuple le
 pousse en ce moment... comme si justice était
 faite...

MARCELLA.

Mort!... mort!... mon frère!... ils l'ont tué!

(Elle tombe anéantie sur un fauteuil.)

NUGNEZ.

Oh! ce n'est plus une noble vengeance qu'il
 me faut maintenant; c'est du sang, n'importe le-
 quel, pourvu qu'il coule d'un cœur de noble;
 c'est la mort n'importe de qui, pourvu que je
 frappe un gentilhomme! Ils ont nié ma nais-
 sance, ils ont méconnu mes droits à l'échafaud
 tendu de noir, ils ont brisé mon épée de noble,
 ils en ont fait un poignard de manant... On vient
 cette fois, on accourt... ce sont eux sans doute;
 ils veulent jouir de notre douleur et contempler
 nos larmes... *(à Marcella.)* Debout, sœur de Zu-
 diga, épouse de Nugnez, debout! Je vais les tuer,
 tu vas les maudire!...

*(Il s'élançait vers la porte qui s'ouvre tout à coup, et
 l'on voit Zudiga, le roi et toute la cour.)*

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZUDIGA, LE ROI, DON AMIL-
 CAR, DON CRISTOVAL, DON MANUEL, SEI-
 GNEURS, PAGES.

NUGNEZ.

Que vois-je? Zudiga!

MARCELLA.

Mon frère!

ZUDIGA.

Ma sœur! Nugnez!...

NUGNEZ.

Mais, comment se fait-il?...

LE ROI.

Je vous l'avais dit, messeigneurs: je respec-
 terai vos privilèges, mais, à votre tour, vous
 respecterez les miens. Dieu a permis que mon
 cortège rencontrât sur la route celui du con-
 damné; dès cet instant le condamné est gracié et
 libre de plein droit. Ce n'est pas un serment que
 je viole, c'est une loi que j'accomplis.

ZUDIGA.

Ah! Sire.

LE ROI.

Approche, Zudiga. A Pennafiel tu m'as sauvé la
 vie; tout soldat qui sauve la vie à son roi mé-
 rite d'être anobli. Personne jusqu'ici n'a pu
 me prouver qu'il était le dernier des Carvajal. A
 toi donc le nom antique de cette famille dont
 personne n'est l'héritier, à toi ses titres, à toi
 ses biens dont je suis le dépositaire; Zudiga, à
 toi la noblesse pour avoir sauvé la vie à ton roi!

ZUDIGA, bas à Nugnez.

J'accepte, frère, pour te sauver et pour t'offrir
 comme dot de ma sœur le manoir de tes ancê-
 tres.

LE ROI.

Don Zudiga Carvajal, duc d'Olmedo, cou-
 vrez-vous! vous êtes grand d'Espagne!

*(En ce moment on entend une musique plaintive et
 l'on voit au dehors Hamet-el-Zegri et les Maures
 montant la colline, et traînant à leur suite les jeunes
 captives. Leurs parents et leurs amis les entourent
 leur font leurs adieux en pleurant. Tout le peuple
 lève les mains au ciel.)*

ZUDIGA.

Je suis grand d'Espagne, avez-vous dit; je
 puis maintenant parler au roi; voici donc ma
 première parole: Sire, voyez ces jeunes filles et
 ces vieillards qui pleurent; voyez ces turbans
 aux portes de votre palais...

LE ROI.

Assez; ce spectacle que je vois pour la pre-
 mière fois parle plus haut que qui que ce soit ici.
(s'approchant de la croisée.) Hamet-el-Zegri,
 va dire à ton maître que la Castille rompt le
 traité avec les Maures, et au lieu des cent jeunes
 filles, apporte-lui le gantelet de Ferdinand IV.
*(Mouvement. Le cortège s'arrête. Des soldats
 espagnols se précipitent et préservent les
 jeunes filles. Cris de joie du peuple. Les Maures
 tirent l'épée, les Espagnols opposent leurs lan-
 ces.)* Au lieu de tribut, la guerre!

CRI GÉNÉRAL.

La guerre!

(Tableau.)

FIN DU TRIBUT DES CENT VIERGES.